

Karim Amellal « Vagues à l'âme » : Traduction et analyse traductologique

Kožul, Klara

Master's thesis / Diplomski rad

2020

Degree Grantor / Ustanova koja je dodijelila akademski / stručni stupanj: **University of Zadar / Sveučilište u Zadru**

Permanent link / Trajna poveznica: <https://um.nsk.hr/um:nbn:hr:162:485307>

Rights / Prava: [In copyright](#) / [Zaštićeno autorskim pravom.](#)

Download date / Datum preuzimanja: **2024-09-22**



Sveučilište u Zadru
Universitas Studiorum
Jadertina | 1396 | 2002 |

Repository / Repozitorij:

[University of Zadar Institutional Repository](#)



Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti, smjer: prevoditeljski
(dvopredmetni)

Klara Kožul

**Karim Amellal « Vagues à l'âme » : Traduction et
analyse traductologique**

Diplomski rad

Zadar, 2020.

Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti, smjer: prevoditeljski (dvopredmetni)

Karim Amellal « Vagues à l'âme » : Traduction et analyse traductologique

Diplomski rad

Student/ica:

Klara Kožul

Mentor/ica:

izv. prof. dr. sc. Mirna Sindičić Sabljo

Komentor/ica:

izv. prof. dr. sc. Vanda Mikšić

Zadar, 2020.



Izjava o akademskoj čestitosti

Ja, **Klara Kožul**, ovime izjavljujem da je moj **diplomski** rad pod naslovom **Karim Amellal « Vagues à l'âme » : Traduction et analyse traductologique** rezultat mojega vlastitog rada, da se temelji na mojim istraživanjima te da se oslanja na izvore i radove navedene u bilješkama i popisu literature. Ni jedan dio mojega rada nije napisan na nedopušten način, odnosno nije prepisan iz necitiranih radova i ne krši bilo čija autorska prava.

Izjavljujem da ni jedan dio ovoga rada nije iskorišten u kojem drugom radu pri bilo kojoj drugoj visokoškolskoj, znanstvenoj, obrazovnoj ili inoj ustanovi.

Sadržaj mojega rada u potpunosti odgovara sadržaju obranjenoga i nakon obrane uređenoga rada.

Zadar, 11. svibnja 2020.

RÉSUMÉ

Le présent mémoire de master a pour but de présenter la traduction d'une œuvre appartenant au corpus de la littérature de banlieue, *Vagues à l'âme*, de l'écrivain Karim Amellal, ainsi que de faire une analyse de cette traduction selon les treize tendances déformantes d'Antoine Berman présentées dans son livre *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999). Le mémoire consiste en cinq parties. La première partie présente plusieurs définitions des théoriciens de la traduction en général en se focalisant sur la traduction littéraire. Elle est suivie par la présentation de l'auteur et des traits principaux de la littérature en question à laquelle appartient l'auteur de notre nouvelle. La troisième partie porte sur la traduction croate de la nouvelle, suivie par la pénultième partie, la méthodologie de Berman qui est élaborée dans l'analyse traductologique, ensemble avec l'analyse des particularités du texte de banlieue en question, telles que le verlan, l'argot, etc., jusqu'à arriver à la dernière partie de ce mémoire de master, la conclusion.

Mots clés : littérature de banlieue, Karim Amellal, tendances déformantes, Antoine Berman, analyse traductologique, argot, verlan

Table des matières

1. INTRODUCTION	1
1.1. Qu'est-ce que la traduction ?.....	2
1.2. Traduction littéraire.....	4
2. DE LA LITTÉRATURE BEUR À LA LITTÉRATURE DE BANLIEUE	7
2.1. Contexte historique	7
2.2. Nouveau mouvement littéraire ?	8
2.3. La littérature beur et la littérature de banlieue	11
2.4. Karim Amellal : notices bio-bibliographiques	13
3. TRADUCTION.....	14
4. ANALYSE.....	45
4.1. Les tendances déformantes d'Antoine Berman.....	45
4.1.1. Rationalisation.....	46
4.1.2. Clarification.....	47
4.1.3. Allongement	48
4.1.4. Ennoblement.....	49
4.1.5. Appauvrissement qualitatif.....	50
4.1.6. Appauvrissement quantitatif.....	50
4.1.7. Homogénéisation.....	51
4.1.8. Destruction des rythmes	51
4.1.9. Destruction des réseaux signifiants sous-jacents.....	53
4.1.10. Destruction des systématismes	53
4.1.11. Destruction ou exotisation des réseaux langagiers vernaculaires.....	55
4.1.12. Destruction des locutions.....	57
4.1.13. Effacement des superpositions de langues	57
4.2. Analyse de quelques autres particularités du texte	58
4.2.1. Argot.....	58
4.2.2. Verlan	58
4.2.3. Perte de voyelles dans les pronoms personnels.....	59
4.2.4. Omission de la particule <i>ne</i>	59

4.2.5. Mots de liaison.....	60
4.2.6. Répétition des éléments dans la phrase	60
5. CONCLUSION.....	62
6. BIBLIOGRAPHIE.....	64
SAŽETAK	67
ABSTRACT.....	68

1. INTRODUCTION

Dans l'ère de la globalisation et de la communication mondiale en constante évolution, il est de très grande importance de maîtriser au moins une langue étrangère pour être en contact avec le reste du monde, et la pratique traductive représente un excellent outil pour mieux connaître et faire connaître la littérature et la culture d'autres pays.

Ce mémoire de master a pour but de souligner l'importance de la traduction tant dans la vie courante que dans le domaine littéraire, mais aussi d'analyser les difficultés que le traducteur rencontre en traduisant des textes littéraires écrits en argot¹, où les règles grammaticales, syntaxiques et d'orthographe ne sont pas respectées pour des raisons stylistiques. En introduction, nous présenterons les définitions de la traduction en général de la part de plusieurs traducteurs et traductologues, ensuite nous passerons à la traduction littéraire qui sera au centre de notre intérêt. Cette partie du mémoire sera suivie par la présentation de l'auteur, Karim Amellal, et de la génération littéraire à laquelle il appartient. La traduction de la nouvelle sera accompagnée d'une analyse traductologique des particularités et des enjeux qui se sont présentés lors de la traduction et qui, à notre avis, méritent d'être abordés. Dans notre analyse, nous nous appuyerons sur la réflexion qu'Antoine Berman a développée autour des tendances déformantes dans son livre *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999). Par ailleurs, nous analyserons quelques autres particularités du parler des jeunes dans la traduction qui nous semblent importantes. Finalement, nous proposerons une conclusion pour encadrer ce mémoire de master.

¹ Selon *Larousse*, l'argot se définit comme « Ensemble des mots particuliers qu'adopte un groupe social vivant replié sur lui-même et qui veut se distinguer et/ou se protéger du reste de la société ». Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/argot/5198#definition>.

1.1. Qu'est-ce que la traduction ?

Avant de donner une ou plusieurs définitions de la traduction, nous souhaiterions poser une question : pourquoi la traduction existe-t-elle ? Elle existe pour des raisons pratiques. Parce qu'il y a plus de 6000 langues dans le monde et les hommes ont besoin de communiquer, de voyager, d'échanger leurs connaissances et de connaître les cultures différentes que la leur. Il s'agit d'une activité que l'homme pratique depuis l'aube des temps, même avant l'existence officielle du métier de traducteur. En fait, les voyageurs et les marchands pratiquaient la traduction, le plus souvent orale, au cours de leurs déplacements et de leurs négociations. Outre la traduction orale, des livres et des textes écrits dans une autre langue étaient et sont toujours une des meilleures façons pour se lancer dans un monde nouveau et inconnu. Marianne Lederer souligne que « il appartient donc au traducteur de donner au lecteur étranger des connaissances supplémentaires, minimum mais suffisantes pour entrouvrir la porte qui mène à la connaissance de l'autre » (2015 : 103). Le traducteur ouvre au lecteur un monde nouveau, lequel le lecteur doit découvrir lui-même. Selon Jean René Ladmiral, le but de la traduction est de « nous dispenser de la lecture de l'original » (1994 : 15). C'est une pensée assez claire et simple. Comme il est impossible d'apprendre toutes les langues de ce monde, la traduction est devenue un outil, un lien entre les langues qui paraissaient trop différentes et éloignées. Elle rapproche le texte original et la culture « de départ » de la culture d'une autre communauté, dite « d'arrivée », qui l'accueille.

On peut dire que le verbe *traduire* signifie transposer ou faire passer un texte de la langue de départ (A), ou la langue source, à la langue d'arrivée (B), ou la langue cible. Or, l'enjeu repose dans les mots *faire passer* ou *transposer*, lesquels représentent la majorité des problèmes pour les traducteurs car chaque langue a ses particularités et diffère des autres langues. Curieusement, le dictionnaire en ligne du CNRTL définit le verbe *traduire* : « Formuler dans une autre langue (langue cible) ce qui l'était dans la langue de départ (langue source) sans en changer le sens ». Ou encore : « Transposer dans un autre système ce qui était exprimé dans un premier »². Ensuite, le dictionnaire de la langue française en ligne *Larousse* définit *traduire* comme « Transposer un discours, un texte, l'exprimer dans une langue différente »³. Antoine Berman, dans son commentaire à l'œuvre de Walter Benjamin *La tâche du traducteur*, évoque une idée similaire :

² Disponible sur: <https://www.cnrtl.fr/definition/traduire>.

³ Disponible sur: <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/traduire/78912?q=traduire#77962>.

« Si la traduction est transfert du “sens”, il s’agit seulement de savoir “comment” opérer ce transfert » (2008 : 38). Plus facile à dire qu’à faire, constatera chaque traducteur.

Le premier pas pour devenir un bon traducteur est de maîtriser au moins une langue étrangère et de se munir de certaines compétences extralinguistiques. Selon Judith Woodsworth : « Pour bien traduire, il faut maîtriser sa propre langue, connaître la langue de départ ainsi que l’autre culture » (1988 : 116). Bien que la tâche de traducteur soit souvent sous-estimée par ceux qui disent qu’on doit seulement prendre le texte A écrit en une langue et le transmettre dans une langue B, ce n’est pas le cas en réalité. La traduction mot-à-mot ne nous mène nulle part et l’acte de traduire n’est pas seulement le passage d’une langue à une autre. Même saint Jérôme, patron des traducteurs, s’exprime sur la traduction mot-à-mot dans son *De optimo genere interpretandi* :

« Oui, non seulement je conviens, mais je viens librement reconnaître que dans l’interprétation des Grecs, sauf pour les Écritures Saintes où même l’ordre des mots est un mystère, je ne rends pas le mot pour le mot mais le sens à partir du sens » (cité dans Meschonnic, 1999 : 38).

Henri Meschonnic, excepté les tâches déjà connues et évidentes de la traduction, met l’accent sur l’aspect langagier :

« Traduire ne se limite pas seulement à être l’instrument de communication et d’information d’une langue à l’autre, d’une culture à l’autre, traditionnellement considéré comme inférieur à la création originale en littérature. C’est le meilleur poste d’observation sur les stratégies de langage, par l’examen, pour un même texte, des retraductions successives » (1999 : 14).

Danica Seleskovitch, dans sa théorie interprétative de la traduction, le décrit ainsi :

« [...] comprendre un texte ou un discours ne consiste pas seulement à identifier les contenus sémantiques permanents des signes linguistiques et à saisir la signification qui se dégage de leur combinaison syntaxique en phrases, mais aussi à discerner les éléments cognitifs autres que linguistiques en une situation donnée, s’attachent à l’énoncé » (1980 : 404).

Quant au domaine de la traduction, nous distinguons trois types principaux de la traduction écrite : la traduction technique, la traduction littéraire et la traduction audiovisuelle. La traduction technique, aussi appelée la traduction spécialisée, est marquée par la précision, et la traduction littéraire par l’esthétique du texte traduit. « La traduction scientifique et technique pose au traducteur des problèmes d’ordre terminologique, tandis que la traduction littéraire tend un certain nombre de pièges d’ordre stylistique » (Woodsworth, 1988 : 121).

Mais il n'est que jusqu'à 1972 que la pratique traductive a obtenu une base théorique et est devenu une discipline autonome, grâce à Jean-René Ladmiral, traductologue français, James Holmes, traductologue américain et Brian Harris, traductologue canadien. Néanmoins, quelques années auparavant, en 1968, les chercheurs belges Goffin, Hurbin et Van der Merschen ont créé le néologisme « traductologie », mais leurs efforts sont passés inaperçus (Goffin, 2008). On avait besoin d'une discipline nouvelle pour « aider » les traducteurs en établissant des normes et des principes de traduction car avant, on théorisait la traduction dans le cadre de la linguistique, la littérature et la philosophie.

1.2. Traduction littéraire

Les Romains, qui étaient les premiers à inaugurer l'activité de la traduction littéraire, du grec vers latin, avaient tout un éventail de lexique lié à la traduction : *vertere*, *convertere*, *transvertere*, *imitari*, *reddere*, *translatare* et le premier traducteur littéraire connu, Livius Andronicus, était justement de Rome (Meschonnic, 1999 : 37). Comme on a déjà mentionné, la traduction qui nous intéresse dans le présent mémoire de master est précisément la traduction littéraire. Jean-Paul Vinay remarque curieusement que « quand on parle de “grands traducteurs” on ne pense jamais, semble-t-il, aux traducteurs gouvernementaux, scientifiques ou publicitaires » (1969 : 7). On peut en tirer la conclusion que le travail d'un traducteur littéraire est beaucoup plus précieux, mais en même temps plus fatigant et exigeant parce que le traducteur littéraire devrait lui-même être un écrivain ou au moins avoir les compétences suffisantes pour traduire, c'est-à-dire réécrire l'original. « On réclame pour eux tous les attributs de l'écrivain : sensibilité, sens de la langue, habileté à manier les ressources stylistiques, culture générale, curiosité intellectuelle, sens du public, etc. » (id., 1969 : 8).

La traduction littéraire est la composante qui donne de la valeur à la littérature mondiale qui est tellement riche et accessible au public large grâce à toutes les œuvres traduites. « L'importance de la traduction pour la littérature est un aspect de l'importance première de la traduction dans l'histoire des cultures et des échanges » (Meschonnic, 1999 : 90).

Antoine Berman, dans son œuvre *L'âge de la traduction*, suivant les thèses de Walter Benjamin, observe que la traduction est une forme, elle est « une certaine métamorphose de l'original – et non une transformation extérieure à l'œuvre » (2008 : 55). Il ne pense pas ici de la forme dans un sens traditionnel, mais plutôt dans le contexte du changement d'un état dans un

autre. « La métamorphose est une auto-transformation de la forme » (id., 2008 : 55). La traduction est « le stade de la “vie continuée” de l’œuvre » (id., 2008 : 79). Benjamin appelle cette « continuation » de l’œuvre la gloire qui reste pour les générations suivantes. De cette manière la traduction d’une œuvre assure la survie de l’œuvre originale.

Quand même, la tâche du traducteur n’est pas du tout facile. Comme le souligne saint Jérôme :

« Il est malaisé quand on suit les lignes tracés par un autre, de ne pas s’en écarter en quelque endroit ; il est difficile que ce qui a été bien dit dans une autre langue garde le même éclat dans une traduction. [...] Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde ; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j’aurai l’air de désérer le devoir de traducteur » (Ballard, 1991 : 61).

Gregory Rabassa, traducteur de Gabriel García Márquez, cité par Judith Woodsworth (1988 : 118) dit que le traducteur est prisonnier de grandes limitations. Philip Stratford (cité dans Woodsworth, 1988 : 124) explique que le traducteur littéraire devrait « adapter son pas » avec le pas de l’auteur de l’œuvre originale, s’accorder avec son rythme pour aller ensemble parfaitement. Or c’est ici où repose la première limitation, le manque ou la restriction du style personnel et de la créativité du traducteur, et la source de toutes les frustrations de chaque traducteur. L’ironie de la pratique traductive et le double risque est que « il faut que le traducteur soit créateur, et non pas simplement un savant bilingue. Il faut donc rester fidèle à l’auteur qu’il admire, tout en restant fidèle à sa propre créativité » (id., 1988 : 124).

Le traducteur doit « amener le lecteur à l’auteur, amener l’auteur au lecteur, au risque de servir et de trahir deux maîtres » (Ricœur, 2016 : 29). Armand Pierhal, écrivain et traducteur, souligne :

« On doit entendre par qualité d’une traduction littéraire les mêmes critères qui conditionnent la qualité d’une œuvre littéraire originale, avec cette condition supplémentaire qui est la fidélité du traducteur à la pensée de l’auteur qu’il interprète... Quant à la difficulté de la tâche qui se pose au traducteur littéraire, j’ai plusieurs fois soutenu la thèse suivante, malgré son aspect de paradoxe : quand une œuvre traduite est une œuvre d’art, elle est supérieure à l’original » (cité dans Vinay, 1969 : 10).

Quant à la dichotomie fidélité/ trahison, non seulement à l’égard de l’auteur, mais aussi au sens du texte traduit, Paul Ricœur observe que « il n’existe pas de critère absolu de ce qui serait la bonne traduction » (Ricœur, 2016 : 42). C’est parce que le traducteur n’a pas à sa disposition, dans la majorité des cas, un troisième texte qui lui dira si la traduction a « du sens »

et s'il a réussi à le transmettre, excepté des grandes œuvres mondiales qui ont été retraduites plusieurs fois. On pourrait dire qu'une traduction pas réussie ou peu réussie est celle qui n'a pas transféré ce qui a été dit dans l'original. Encore plus, celle qui n'a pas saisi le style de l'auteur et les structures syntaxiques mais aussi les éléments extralinguistiques, culturels, propres de ce texte.

Le contexte culturel est un élément très important dans la sphère de la traduction littéraire car « la traduction dépasse le cadre linguistique, elle relève d'un pari, ou plutôt d'un acte de courage herméneutique » (Oseki-Dépré, 2014 : 78). Walter Benjamin définit la mauvaise traduction comme « la transmission inexacte d'un contenu inessentiel » (1971 : 282). Si le traducteur ne se penche pas sur les questions et la problématique essentielles d'une œuvre, s'il ne les étudie pas à fond, il est peu probable que la traduction soit réussie. « Éveiller l'écho de l'original dans sa propre langue : telle est la tâche du traducteur. Ou encore : saisir le *lieu* de sa langue où l'œuvre étrangère peut déployer sa résonance » (Berman, 2008 : 150). Evaine Le Calvé Ivičević explique que :

« Le traducteur doit s'efforcer d'obtenir le même effet, c'est-à-dire faire en sorte que le lecteur étranger reçoive la même quantité d'information, mais aussi se voit offrir les mêmes possibilités d'interprétation personnelle, puisse vivre le texte selon sa subjectivité propre » (2015 : 65).

Cette profession, souvent sous-estimée, implique un savoir-faire diversifié, non seulement concernant la grammaire et le simple transfert des mots et des phrases, mais aussi les différents aspects dépassant la linguistique. PETRA-E, plateforme pour l'enseignement et la formation des traducteurs littéraires propose un cadre référentiel contenant les compétences principales que chaque traducteur littéraire devrait posséder. On y distingue huit compétences : compétence de transfert, compétence linguistique, textuelle, heuristique, littéraire et culturelle, professionnelle, évaluative et la compétence de recherche. Une explication et des prérequis sont donnés pour chaque compétence selon les niveaux où se trouve le traducteur (allant du TL1, qui marque le niveau débutant, au TL5 pour le niveau expert). Le traducteur littéraire est censé posséder toutes ces compétences qui sont nécessaires tout au long du processus de la traduction qui englobe la compréhension du texte source, l'identification des problèmes, la recherche, la créativité, la contextualisation des deux textes, la justification et l'évaluation de son propre travail, le savoir-faire professionnel, etc.

2. DE LA LITTÉRATURE BEUR À LA LITTÉRATURE DE BANLIEUE

*Pour nous le Nil, c'est la Seine
Les pyramides, c'est les H.L.M.
En mon Egypte de banlieue
Renaissent des Ramses II
Qui n'ont rien de pharaon
C'est la seconde génération
Celle du sphynx du bitume et du béton.⁴*

D'après l'étymologie largement répandue, le terme *beur* provient du mot *arabe* verlanisé et avec l'élision de la lettre « e ». Selon le dictionnaire *Larousse*, le nom désigne « jeune d'origine maghrébine né en France de parents immigrés »⁵. Ce néologisme a été créé à la fin des années 1970 par des jeunes immigrés nord-africains pour s'auto-désigner (Ríos Martínez, 2005). Après la création de la station de radio appelée *Radio Beur* en 1981, le terme s'enracine au fur et à mesure dans la langue courante française et par le biais de la culture et de la littérature de l'Autre, ils obtiennent leur moyen de s'exprimer (Ríos Martínez, 2005).

2.1. Contexte historique

Avant de définir ce qu'est la littérature beur, il est indispensable de donner le contexte historique. La France a depuis toujours été le pays qui accueillait un grand nombre d'immigrants provenant de ses colonies, et surtout des trois pays de Maghreb : le Maroc, la Tunisie et l'Algérie. La première génération des immigrants venant en France tout au long de la seconde moitié de 20^e siècle à la recherche du travail et des meilleures conditions de vie ne maîtrisait ni la langue ni la culture française et conséquemment ils avaient du mal à s'adapter à la vie nouvelle. D'abord c'étaient les hommes qui venaient et qui au fil du temps faisaient venir leurs femmes et enfants, dans l'espoir d'une vie meilleure. Ce sont précisément les enfants des premiers immigrants maghrébins qui protesteront contre le racisme, la négligence, et qui exigeront « l'égalité devant le travail, l'école ou la justice » (Beaud, Masclet, 2006 : 814). Les jeunes, étant frustrés de ne pas avoir les mêmes possibilités que les Français nés et élevés en France par des parents français, voulaient faire face au racisme qu'ils ressentaient quotidiennement et abattre les

⁴ La chanson de Mounsi « La seconde génération »

⁵ Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/beur/8983?q=beur#8912>.

préjugés et les inégalités. Tous ces problèmes étaient à l'origine de l'insatisfaction générale parmi l'immigration maghrébine qui a engendré les émeutes en juillet 1983, dans le quartier des Minguettes, banlieue lyonnaise, qui résulteront avec la marche officielle qui commence en octobre 1983 à Marseille, « premier port d'arrivée des immigrés algériens » (Beaud, Masclat, 2006 : 813), et qui se termineront à la capitale d'Hexagone en décembre de 1983. Cette marche, appelée la « Marche pour l'égalité et contre le racisme » ou, plus populairement, « Marche des beurs » puisqu'elle consistait majoritairement en immigrés maghrébins, déclenchera tout un mouvement dans les banlieues de grandes villes françaises.

« La Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983 est bien un événement inaugural dans l'élargissement d'une conscience politique chez les enfants issus de l'immigration, et il symbolise de manière éclatante un passage à la parole publique » (Beaud, Masclat, 2006 : 812).

Les problèmes auxquelles ils se confrontaient étaient l'appartenance à une identité et à une culture doubles. Ils ressentaient que « ils n'étaient pas assez français comme leurs homologues autochtones, ils ressentaient de même qu'ils n'étaient pas arabes comme leurs parents » (Ríos Martínez, 2005 : 47). La culture de leurs parents était minoritaire, tandis que la culture française était majoritaire (Tejedor de Felipe, 2004). Chez eux, leurs parents s'efforçaient de leur transmettre la culture et la religion arabes mais, à l'extérieur de la maison, les enfants étaient immergés dans la vie « à la française », y compris la langue, la culture, les coutumes, l'éducation, etc. Tout cela les a poussés à créer une nouvelle manière de s'entendre et de faire passer le mot de la conscience d'existence d'une autre culture.

2.2. Nouveau mouvement littéraire ?

Comme la conséquence d'insatisfaction générale parmi les immigrés vivant en France après la Marche des beurs en 1983, un nouveau type de littérature, appelé la « littérature beur », se fait jour. La première œuvre littéraire qui a été associée à la notion « la littérature beur » était *Le Thé au Harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef en 1983. Mehdi Charef était un des écrivains beurs qui avaient l'envie de trouver sa voie d'expression en protestant contre les normes établies qui excluaient la voix de l'Autre. Les auteurs beurs (Mehdi Charef, Azouz Begag, Akli Tadjer, Tassadit Imache, Sakinna Boukhedenna, etc.) se définissaient comme des écrivains « appartenant

à la marge » (Cello, 2017 : 2) en remettant en question les sujets comme identité, culture, religion, langue, banlieue, etc. Selon Ríos Martínez

« Les écrits beurs sont des voix qui retentissent contre le rejet, la négligence, le dédain, l'iniquité et l'exclusion sociale par le biais d'un style simple et une langue particulière mais riche en création » (2005 : 89).

Ce qui caractérise le plus cette nouvelle expression est le rejet des normes linguistiques de français standard. Les textes littéraires sont marqués par la syntaxe pauvre et la langue plutôt parlée qui « provoque un choc chez les défenseurs du bon usage traditionnel de la langue française » (Ríos Martínez, 2005 : 66). La critique littéraire a proposé plusieurs étiquettes pour désigner le corpus en question : littérature beur, de l'immigration, migrante, littérature mineure, postcoloniale, arabo-française, franco-maghrébine (Ríos Martínez, 2005). Alec Hargreaves explique que :

« La littérature issue de l'immigration maghrébine en France est une littérature qui gêne. Les documentalistes ne savent pas où la classer, les enseignants hésitent à l'incorporer dans leurs cours et les critiques sont généralement sceptiques quant à ses mérites esthétiques » (1995 : 17).

Même l'écrivaine beur Farida Belghoul dit en 1987 à propos de la littérature beur : « La littérature en question [...] ignore tout du style, méprise la langue, n'a pas de souci esthétique, et adopte des constructions banales » (Sebkhi, 1999).

« Les grammairiens trouvent une pauvreté dans la langue populaire, à laquelle ils attribuent peu de valeur sociale et jugent plusieurs constructions d'obscènes et délabrées. Ils perçoivent dans la syntaxe de cette langue un manque d'élégance, de cohérence, d'abondance, de recherche, une pratique manquant des règles caractérisée par la facilité qui détourne la langue standard » (Ríos Martínez, 2005 : 275).

C'est précisément ce style « de la rue » qui est le trait marquant et le « véritable gage d'authenticité » de la littérature beur et de banlieue (Vitali, 2009 : 178). Mohamed Razane, écrivain de banlieue, l'a expliqué ainsi : « Moi je « kiffe » cette créativité du langage, un langage imagé, sonore, très riche » (Vitali, 2010 : 127). Les personnages de ces textes ont des sociolectes particuliers. Ce *melting pot* culturel et linguistique est abondamment présent dans les textes d'auteurs beurs et de banlieue décrivant les personnages des parents qui parlent l'arabe et leurs enfants parlant le français, l'arabe et une forme hybride. Comme le mentionne Goudaillier, les banlieues sont devenues « de véritables tours de Babel » (1997 : 97). Les immigrants provenant de tous les coins du monde parlent tant de langues différentes : arabe maghrébin, langues tsiganes, créoles antillais, portugais, berbère, diverses langues asiatiques et africaines, etc. (Goudaillier,

2002). Ce métissage de langues a créé une « interlangue entre le français véhiculaire dominant et l'ensemble des vernaculaires qui compose la mosaïque linguistique des cités » (id., 2002 : 10). Vis-à-vis de l'alternance de langues ou *code-switching*, la langue familière qu'utilisent les personnages est très souvent présentée comme un mélange de mots arabes maghrébins et français, et dans des romans nouveaux il y a aussi des mots ou des phrases en espagnol et en anglais. Outre les caractéristiques déjà évoquées, il est indispensable de mentionner deux autres caractéristiques saillantes des textes beurs concernant surtout le discours des jeunes : l'argot et le verlan.

La langue française parlée parmi les jeunes de la banlieue issus d'immigration s'appelle le français contemporain des cités ou plutôt « céfran » (Goudaillier, 2002). Le « céfran » est utilisé par des jeunes pour qu'ils puissent se tenir à distance de leurs parents, des professeurs, bref, de tous ceux qui n'appartiennent pas à leur environnement.

« Les utilisateurs de ce parler cherchent [...] à cacher, à masquer le sens des propos tenus à ceux qui ne font pas partie de leur cercle d'initiés. Il y a aussi un sentiment d'appartenance au « clan », ce qui correspond à la fonction identitaire de cette pratique langagière » (Tejedor de Felipe, 2004 : 21).

Même si la syntaxe dans les textes beurs est simplifiée, la manière de parler des banlieusards est spécifique et pas du tout simple. Ils utilisent beaucoup de phrases difficiles à comprendre même pour les Français, surtout à cause du lexique. En utilisant l'argot dans leurs œuvres, les auteurs beurs et de banlieue s'écartent des normes de français standard et permettent aux jeunes de s'exprimer librement avec leur parler, pour mieux transmettre les sentiments qu'ils ressentent : la haine, la frustration, la misère, etc. (Ríos Martínez, 2005). En plus, en abandonnant le style soutenu et élevé de la littérature traditionnelle, les auteurs rapprochent les personnages fictifs des lecteurs qui peuvent s'identifier à la vie quotidienne de ces jeunes car ils « offrent aux lecteurs une sensation de réalité » (id., 2005 : 222). Certains mots se sont répandus tellement qu'ils ont fait un passage de la langue parlée, argotique, à la langue française standard, et ils ont même entré dans le Petit Robert, comme c'est le cas avec les mots meuf, flic, nana, etc. (cf. Ríos Martínez, 2005).

Pour définir le verlan, autre caractéristique saillante des textes beurs et de banlieue, nous recourrons à *Larousse* : « Argot codé qui procède par inversion des syllabes à l'intérieur du

mot »⁶. Comme on peut constater, le verlan est une forme encore plus développée et au même temps plus difficile à « résoudre », car il s'agit du codage des mots disons standard, mais qui, inversés, devient incompréhensibles aux gens qui ne font pas partie du groupe parlant le langage cryptique. Il se relie aussi à la fonction identitaire des jeunes banlieusards.

« Il permet aux jeunes locuteurs de démarquer leur ancrage socioculturel qui diffère de celui des autochtones, des bourgeois et aussi des autres générations habitant leurs territoires (leurs ascendants) » (Ríos Martínez, 2005 : 270).

Or le verlan ne se limite pas aux zones périurbaines. Aujourd'hui il est devenu très répandu partout et parmi tous les jeunes majoritairement grâce à la musique, plus concrètement grâce au rap né dans les années 1970. C'est pourquoi les mots comme « téci » (cité), « togué » (ghetto), « tierquar » (quartier) sont assez reconnaissable et répandus dans le cercle des jeunes. Le mot même « beur » a été créé par le processus de verlanisation. Quelques autres exemples peut-être plus difficiles à reconnaître sont : « reup » (père), « meuf » (femme), « nédo » (donné), « tofo » ou plutôt « tof » pour « photo » (cf. Ríos Martínez, 2005).

À part l'argot et le verlan, représentant les caractéristiques les plus « marquées » des textes d'auteurs beurs et de banlieue, il est important de mentionner quelques autres particularités qui contribuent à l'oralité de ces textes. Dans la langue parlée, il est d'une grande importance de parler rapidement et de donner beaucoup d'informations en peu de temps et c'est pourquoi l'économie des mots ou des phonèmes est cruciale. Les phénomènes tels que la perte des voyelles dans les mots, la non-existence de la particule de la négation *ne*, les mots de liaison liés à la communication orale, l'ironie, l'humour, les abréviations, les emprunts, les gros-mots, les néologismes, etc. produisent un effet ludique et augmentent l'expressivité de cette littérature.

2.3. La littérature beur et la littérature de banlieue

La critique littéraire a donné à cette nouvelle mouvance littéraire le nom « littérature beur » pour désigner la nouvelle littérature et les œuvres écrites pendant les années 1980 et la première moitié des 1990 (Hargreaves, 1995). Les sujets qu'ils abordaient dans leurs œuvres étaient majoritairement le problème d'adaptation, le racisme, la négligence, les mauvaises conditions de la vie, l'identité, etc. Mais, le temps passant et la littérature évoluant, la critique littéraire a créé la nouvelle dénomination pour les textes écrits à partir de la seconde moitié des 1990,

⁶ Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/verlan/81556?q=verlan#80592>.

« littérature de banlieue⁷ », qui ne traite pas seulement des sujets mentionnés ci-dessus, mais englobe aussi les sujets comme la pauvreté de la banlieue et l'inégalité des possibilités, le sous-développement des cités, etc.

« Les auteurs de la nouvelle génération paraissent vouloir mettre l'accent sur une identité banlieusarde car les références au pays des ancêtres sont réduites ou inaperçues en raison de sa distance physique et culturelle. Les personnages de ces ouvrages appartenant au courant "de banlieue" s'identifient à la France comme leur patrie mais questionnent cette relégation territoriale et cet abandon de la part de l'état dont ils sont objet » (Ríos Martínez, 2005 : 409).

Cette nouvelle génération des auteurs s'appelle aussi la troisième génération, à l'instar de la seconde génération des immigrés maghrébins. Les nouveaux auteurs (Rachid Djaidani, Faïza Guène, Mohamed Razane, Habiba Mahany, etc.) se focalisent plutôt sur la marginalisation des jeunes banlieusards vivant dans des HLM⁸, ils abandonnent peu à peu la thématique des problèmes migratoires et « ne se limitent pas à la simple polarité entre leurs pays d'origine et la France » (id., 2005 : 48).

Incités par la discrimination et les préjugés envers la culture de la banlieue, ainsi que par les émeutes entamées en 2005 par la mort de deux jeunes dans la banlieue parisienne Clichy-sous-Bois, un groupe de dix écrivains de la « troisième génération » a lancé en 2007 un projet appelé *Qui fait la France ?* qui, curieusement, peut être lu aussi comme *Kiffer la France*, signifiant, dans le langage argotique, aimer la France. Avec leur premier livre *Chroniques d'une société annoncée*, composé de 12 nouvelles, ils essaient de décrire la société française contemporaine « tenant compte de la diversité linguistique et culturelle due à son passé colonial » (Ríos Martínez, 2005 : 85). Au travers de ces nouvelles, les auteurs prétendent sensibiliser le public aux problèmes sociaux auxquels se confrontent les jeunes, et à la discrimination touchant presque 5 millions de personnes vivant en France. Les zones urbaines sensibles (ZUS), autre nom pour les quartiers périphériques, sont les zones de la rétrogradation sociale et de l'isolation et après les émeutes de 2005, les écrivains ressentaient la nécessité de s'exprimer et de parler de la révolte de leur manière : via la littérature. Le clivage séparant les

⁷ « Les banlieues, entendues comme quartiers populaires sensibles, semblent rassembler autour d'elles et de leur jeunesse surtout, les connotations les plus disparates et péjoratives : paupérisation socio-économique, ségrégation résidentielle, dégradation du bâtiment, violence et délinquance, malaise, jusqu'à devenir l'épicentre du problème social contemporain » (Cello, 2017 : 1).

⁸ Habitation à loyer modéré « destinée aux personnes physiques ayant des ressources modestes et construite grâce à une aide financière de l'État ». Disponible sur : https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/habitation_%C3%A0_loyer_mod%C3%A9r%C3%A9_HLM/57165.

jeunes des banlieues du reste de la population était « large comme un océan » (RADAR, 2012 : 79) et, avec leur manifeste, les auteurs voulaient mettre fin à cette réalité quotidienne dure et à l'inégalité en appuyant les jeunes et leurs projets, en parlant dans les médias de ces problèmes, montrant du doigt les politiciens qui ne faisaient rien, etc. Les membres de collectif luttent pour le même but et partagent « le goût d'une littérature du réel, sociale et revendicative, militant pour une reconnaissance sensible des territoires en souffrance et de ses habitants » (Vitali, 2010 : 122). En plus, ils promeuvent la pluralité, la diversité et le multiculturalisme.

2.4. Karim Amellal : notices bio-bibliographiques

Karim Amellal, un des membres fondateurs du collectif *Qui fait la France ?* et l'auteur de la nouvelle *Vagues à l'âme*, est né à Paris par la mère française et le père algérien. Il a vécu plusieurs années en Algérie et puis il s'est installé dans la banlieue parisienne, à Gonesse. Il se présente dans son blog :

« Karim Amellal, 32 ans, auteur et enseignant, notamment à Sciences Po, je travaille depuis près de dix ans sur le multiculturalisme, les minorités et les discriminations ainsi que sur la promotion des liens entre l'art, la littérature et les minorités. »⁹

Il est l'auteur de plusieurs œuvres : l'essai *Discriminez-moi ! Enquête sur nos inégalités* (2005), le roman *Cités à comparaître* (2006) et la nouvelle *Vagues à l'âme*¹⁰ parue dans le recueil *Chroniques d'une société annoncée* (2007), publié dans le cadre du collectif *Qui fait la France ?*.

⁹ <http://karimamellal.blogg.org/>

¹⁰ La traduction croate de la nouvelle a été publiée dans le livre intitulé *Onda sam to ja. Izbor iz suvremene frankofonske kratke proze* (ed. Mikšić, Vanda et Sindičić Sabljo, Mirna, Université de Zadar et MeandarMedia, Zagreb, 2020)

3. TRADUCTION

Vagues à l'âme	Uzburkana duša
<p>Samir était assis en tailleur devant la mer. Il scrutait le large, sans faiblir, tel un gardien de phare, et guettait les mouvements ondulatoires de cette petite barque qui reposait sur les flots, au loin. Sûrement celle d'un pêcheur, pensait-il.</p> <p>Le ciel était très bleu et le soleil un peu pâle. C'était en plein milieu de l'après-midi. Il n'y avait pas une âme en peine sur la plage, peut-être à cause du froid car c'était l'hiver. Un hiver de province. De bord de mer, ou d'océan plutôt. Avec une odeur d'algues dans l'air et des nuages très hauts dans le ciel qui défilaient en rangs serrés, en bandes fines et parallèles. L'océan allait et venait sans fureur. Il caressait la grève mélodieusement. La marée le poussait à se retirer. Bientôt, il serait loin.</p> <p>Samir enfonçait ses mains dans le sable frais, pas profondément, mais assez pour sentir l'eau lui ramollir la peau et le bout des ongles. Ses yeux ne lâchaient pas le large, ni la barque qui barrait un morceau d'horizon. Il portait un anorak, un survêtement blanc et des baskets à la mode qu'il avait retirées, comme ses chaussettes, malgré le froid. Il étendait ses pieds nus et noueux droit devant lui.</p> <p>Soudain des larmes coulèrent sur ses</p>	<p>Samir je sjedio prekriženih nogu ispred mora¹¹. Promatrao je pučinu, netremice, poput čuvara svjetionika, i pratio pokrete njihanja onog brodića koji je ležao na valovima, u daljini. Zasigurno je od nekog ribara, mislio je.</p> <p>Nebo je bilo veoma plavo, a sunce bljedunjavo. Bila je sredina popodneva. Nije bilo niti jedne izgubljene duše na plaži, možda zbog hladnoće jer je bila zima. Zima u provinciji. Uz obalu mora, odnosno oceana. S mirisom algi u zraku i oblacima koji su vrlo visoko na nebu prolazili u zbijenim redovima, u tankim usporednim trakama. Ocean se bez bijesa gibao amo-tamo. Blagozvučno je milovao žal. Morska struja tjerala ga je na uzmicanje. Uskoro će biti daleko.</p> <p>Samir je zario ruke u svjež pijesak, ne duboko, ali dovoljno da osjeti kako mu voda omekšava kožu i vrhove noktiju. Nije iz vida ispuštao pučinu ni brodić koji je zaklanjao komadić horizonta. Nosio je parku, bijelu trenirku i moderne tenisice koje je, kao i čarape, skinuo usprkos hladnoći. Ispružio je gola i čvornata stopala ravno ispred sebe.</p> <p>Odjednom su mu suze potekle niz</p>

¹¹ Francuska imenica *mer*, more, istoizvučnica je s imenicom *mère*, odnosno majka (nap. prev.).

joues. Rien que de petites gouttes, à peine formées, qui descendaient sur ses joues en de sinueux trajets. Il commençait aussi à renifler. Ses yeux piquaient. Ils devenaient rouges. Ils contemplaient l'océan en déversant sur sa chair de violentes traces d'amertume.

Car Samir venait de quitter sa mère. Il l'avait laissée derrière lui, loin derrière, à des centaines de kilomètres, dans son minuscule appartement de sa cité de banlieue, à quelques stations de RER de la grande, très grande, immense ville pleine de lumières et de richesses, hélas sans égard pour ses pauvres voisins.

Sa mère s'appelait Safia. La cinquantaine, forte, avec toujours un foulard aux couleurs vives sur ses cheveux grisonnants, constamment attachés. Elle avait perdu son mari, le père de Samir donc, quelques mois auparavant. Il était mort sur un chantier, étouffé sous une barre de plomb qui était tombée du haut d'un échafaudage plaqué contre un immeuble bourgeois du centre de la capitale. Sa mère avait maudit le monde entier en même temps que le chef de chantier, un petit type balaféré et renfrogné, avec une casquette enfoncée sur la tête, qui était venu lui annoncer la mort de son mari, son compagnon d'infortune, en prenant un air grave et compatissant. Encastré dans la porte d'entrée,

obraze. Neznatne kapljice, jedva oblikovane, koje su klizile njegovim obrazima krivudajući. Počeo je i šmrcati. Oči su ga pekle. Postajale su crvene. Promatrale su ocean, izljevajući po njegovoj koži žestoke tragove gorčine.

Jer Samir je upravo napustio svoju majku. Ostavio ju je iza sebe, daleko iza, na stotine kilometara, u njezinu malom stanu u predgrađu, udaljenom nekoliko stanica lokalnog RER vlaka od velikog, jako velikog, ogromnog grada punog svjetla i bogatstava, koji nažalost nema obzira prema susjednim siromašnim mjestima.

Njegova se majka zvala Safia. Pedesetogodišnjakinja, snažna, uvijek s maramom živih boja na prosijedoj, stalno podignutoj kosi. Izgubila je muža, Samirova oca, nekoliko mjeseci prije. Poginuo je na gradilištu, ugušivši se pod olovnom cijevi koja je pala s vrha skele podignute uz buržujsku zgradu u središtu glavnoga grada. Njegova je majka proklela čitav svijet zajedno s predradnikom gradilišta, niskim, namrštenim tipom s ožiljkom i šiltericom nabijenom na glavu, koji ju je došao obavijestiti o smrti njezina muža, njezina životnog supatnika, uz ozbiljan i suosjećajan izraz lica. Na ulaznim joj je vratima, stojeći naspram nje, sunuo riječi teške poput kamenja, izbuljenih očiju

en face d'elle, il lui jetait ses mots aussi durs que des pierres, les yeux exorbités et rehaussés d'un grand sourcil, comme une barre, qui surlignait son regard vide d'un long trait noir.

À la mort de son mari, Safia avait pleuré toutes les larmes de son corps et Samir avait beau être là, tout près d'elle, il n'avait rien fait pour la soulager, la rassurer, la reconforter. Il était comme un fantôme, un pantin, un incapable, un impotent, une baltringue, et tout ce cirque avait duré plusieurs jours. Au bout d'un moment, gavé de voir affluer chez lui, les bras chargés de plaintes, toutes les imposantes voisines de la tour et leurs connaissances de la cité, il s'était enfermé dans sa chambre, à l'abri, les écouteurs de son lecteur MP3 vissés sur ses oreilles, le son à fond. Il n'avait qu'une envie, c'était rejoindre ses potes en bas, sous le porche, sur la dalle, et oublier cette malheureuse mère qui implorait Dieu du matin au soir. Les jours passèrent ainsi, les mois se succédèrent, mais rien ne pouvait apaiser la tristesse de sa mère. Et quand il la voyait ainsi, s'essuyant les yeux, récitant des fragments du Coran, tournant en rond en se tenant la tête, il avait envie de tout foutre en l'air, de rejoindre son père, au paradis, ailleurs, loin, très loin, dans le ciel, vers les étoiles, bref tout là-haut quoi.

Alors il a tout quitté. Même ses potes

istaknutih velikom obrvom nalik na šipku, koja je svojom dugom, crnom linijom naglašavala njegov prazan pogled.

Nakon muževe smrti Safia je isplakala sve suze iz tijela, a Samir, iako je bio ondje, uz nju, ništa nije učinio da joj olakša, da je umiri, da je utješi. Bio je poput duha, lutke, nesposobnjakovića, bogalja, mekušca, i čitav taj cirkus trajao je danima. Nakon nekog vremena iscrpilo ga je gledati kako k njemu nahrupljuju, s rukama punim jadikovki, sve napasne susjede iz zgrade i poznanici iz kvarta, pa se zatvorio u sobu, na sigurno, sa slušalicama svog MP3 uređaja na ušima i zvukom pojačanim do kraja. Imao je samo jednu želju, pridružiti se svojim frendovima dolje, na ulazu, na betonu, i zaboraviti tu nesretnu majku koja zaziva Boga od jutra do večeri. Tako su prolazili dani, nizali se mjeseci, ali ništa nije moglo ublažiti majčinu tugu. A kad bi je vidio takvu, kako briše oči, recitira dijelove Kurana, vrti se ukруг i drži za glavu, htio je sve poslati u kurac i pridružiti se svom ocu, u raj, gdje bilo, daleko, jako daleko, na nebu, prema zvijezdama, ukratko tamo gore.

I tako je sve ostavio. Čak ga ni frendovi

n'ont pas su le retenir. Il s'est tiré, direct, sur un coup de tête, comme une fusée. Il a pris son sac de sport, dévalé quatre à quatre les marches de sa tour et foncé à la gare. Dans le RER qui filait à Paris, il a baissé la tête, ignorant ses voisins de siège, la vitre criblée de crachats séchés, les friches urbaines qui crevaient le bas-côté. Soudain, son père a percuté sa mémoire : ce bonhomme courageux, toujours affublé d'une casquette, dont la robuste carcasse peinait à se mouvoir, écrasée par le poids de l'énorme sac en cuir qu'il portait en bandoulière, chaque soir en rentrant du travail. En fermant très fort les yeux, Samir chercha le regard de son père, mais il ne vit que de minuscules billes coincées dans leurs orbites, sans expression, ternies par la fatigue. Son père était déjà parti.

Arrivé à la gare du Nord, il a demandé à une guichetière, derrière son hygiaphone, où était la mer la plus proche. La fille a rigolé et lui a dit de laisser passer le client suivant parce qu'elle était pas une agence de voyage. Mais Samir a insisté. Alors la guichetière, en râlant, lui a tendu un billet pour la côte normande, à trois heures de train de Paris.

Pourquoi la mer ? Pourquoi pas. La mer, c'était un signal, une sirène, un aspirateur ; une usine à rêves, une fabrique de plaisir. Une sorte de symbole, celui de tout ce qu'il n'avait pas eu depuis sa naissance. Du

nisu mogli zadržati. Otišao je, samo tako, bez razmišljanja, poput rakete. Uzeo je svoju sportsku torbu, sjurio se stubištem u zgradi i požurio na kolodvor. U RER vlaku koji je jurio za Pariz spustio je glavu, ignorirajući putnike na okolnim sjedalima, prozore prekrivene sasušenom pljuvačkom i urbane pustopoljine uz prugu. Odjednom mu je otac došao u sjećanje, taj hrabri čovjek, uvijek sa šiltericom, čije se robusno tijelo jedva kretalo, opterećeno golemom kožnom torbom koju je nosio preko ramena, dok se uvečer vraćao s posla. Čvrsto stisnuvši oči, Samir je potražio očev pogled, ali vidio je samo sićušne špekule zaglavljene u očnim šupljinama, bezizražajne, ugasle od umora. Otac je već bio otišao.

Stigavši na kolodvor Gare du Nord, pitao je službenicu na blagajni, iza šalterskoga stakla, gdje je najbliže more. Djevojka se nasmijala i rekla mu da pusti sljedeću osobu jer ona nije agencija za putovanja. Ali Samir je bio uporan. Onda mu je blagajnica, gundajući, dala kartu za normandijsku obalu, udaljenu tri sata od Pariza.

Zašto more? Zašto ne? More je signal, sirena, usisivač; tvornica snova, izvor užitka. Svojevrsni simbol, svega onoga što od rođenja nije imao. Stoga se ukrcao u vlak, sjeo na mjesto koje mu je bilo dodijeljeno na karti i

coup il est monté dans son train corail, s'est assis à la place qui lui était assignée par son billet et s'est fait emporter par les rails. Au débarqué du train, il a suivi les indications qui signalaient la direction de la plage. Il a posé son sac sur le sable et comme de toute façon il ne pouvait pas aller plus loin, il s'est mis à regarder le large et cette petite barque posée là comme un nénuphar, comme une feuille, comme un objet à la dérive qui remue au gré des vagues, qui ne bouge qu'avec la brise et les courants.

Samir était toujours assis devant l'océan, à regarder le large et cette petite barque immobile. Il savourait ce panorama sublime dans le silence du vent et repensait à ce qu'il avait laissé derrière lui, dans sa fournaise de béton et de ferraille, là où les pigeons survolent les tours comme des vautours, prêts à piquer et à vous déchiqueter. Putain, y en a qu'ont de la chance, se disait-il, alors que, lui, il était tout sauf chanceux, et ça depuis sa naissance, depuis qu'il avait posé le premier pied sur cette terre infernale. « Mektoub ! » lançait d'habitude sa mère quand un malheur survenait. Alors lui aussi s'était habitué à dire mektoub dès qu'un truc déconnaît. Et il en avait craché des mektoub dans sa vie ! D'ailleurs, il en avait ras le bol,

pustio da ga tračnice nose. Po izlasku iz vlaka slijedio je putokaze za plažu. Odložio je torbu na pijesak i, budući da ionako nije mogao dalje, počeo promatrati pučinu i taj brodić koji pluta poput lopoča, poput lista, poput predmeta prepuštena moru, koji se ziba zajedno s valovima i miče samo uslijed povjetarca i strujā.

Samir je i dalje sjedio pred oceanom, gledajući pučinu i taj nepomični brodić. Uživao je u toj veličanstvenoj panorami u zatišju i razmišljao o tome što je sve ostavio za sobom, u paklu od betona i željeza, ondje gdje golubovi nadlijeću zgrade kao lešinari, spremni sjuriti se i rastrgati vas. Jebote, kako neki imaju sreće, mislio je, dok je on bio sve samo ne srećković, i to još od rođenja, otkako je stupio nogom na ovu paklenu zemlju. „Mektub!“¹², obično bi uzviknula njegova majka kad bi se dogodila kakva nezgoda. Pa se i on naviknuo reći *mektub* čim bi se nešto sjebalo. A bogme se naizgovarao *mektubova* u svom životu! Uostalom, već mu je bio pun kufer tih *mektubova*. Ne, neće to više govoriti, *Wallah*¹³, upravo zato je i otišao iz one svoje rupčage,

¹² “Tako je zapisano“, odnosno „Božja volja“ (nap. prev.).

¹³ „Pobogu“ (nap. prev.).

maintenant, de dire mektoub. Non, il ne le dirait plus, Wallah, c'était pour ça qu'il s'était tiré de son trou à rats, malgré sa mère.

Perdu dans l'abîme de ses pensées, Samir n'avait pas remarqué la frêle silhouette qui venait de s'asseoir près de lui. Elle portait un sweat à capuche, un jean délavé et de grosses baskets démodées, avec une bande rose sur le côté, comme Samir n'en avait jamais vu. Elle se tenait à quelques centimètres, et ne disait rien. Elle aussi regardait droit devant. Après plusieurs minutes, elle ouvrit enfin la bouche et lui demanda s'il avait une cigarette. Sans dévier son regard, il lui tendit son paquet de Marlboro rouge, écrabouillé par le voyage, et un briquet Bic. Elle le remercia et se mit à fumer, comme si de rien n'était.

Au bout d'un moment, tout de même intrigué, mais sans aucune envie de la draguer, Samir lui demanda comment elle s'appelait et la fille, qui avait à peu près son âge, lui répondit qu'elle s'appelait Sandrine. C'était une fille très mince et pas très jolie, avec des cheveux gras, de drôles d'yeux bleu pâle et pas de maquillage, un nez plutôt gros et retroussé et une poitrine malingre. Rien à voir avec toutes les filles que Samir avait côtoyées, mais juste côtoyées, où à la limite frôlées, mais à peine, dans sa cité de la banlieue parisienne, où les centres commerciaux dégueulaient leur profusion à la face des pauvres et où les petites

bez obzira na majku.

Izgubljen u ponoru svojih misli Samir nije ni primijetio krhku siluetu koja je upravo sjela do njega. Nosila je majicu s kapuljačom, isprane traperice i ogromne staromodne tenisice, s ružičastom crtom sa strane, kakve Samir još nikada nije vidio. Bila je udaljena nekoliko centimetara i ništa nije govorila. I ona je gledala ravno preda se. Nakon nekoliko minuta napokon je otvorila usta i pitala ga ima li cigaretu. Ne skrećući pogled, pružio joj je svoju kutiju crvenog Marlboro, zgužvanu od putovanja, i upaljač Bic. Ona mu je zahvalila i počela pušiti, kao da je to najnormalnija stvar na svijetu.

Nakon nekog vremena Samir ju je, zaintrigirano, ali bez ikakve želje da je bari, pitao kako se zove, na što mu je cura, koja je bila otprilike njegovih godina, odgovorila da se zove Sandrine. Bila je to vrlo mršava i ne baš lijepa cura, s masnom kosom, neobičnim blijedoplavim očima i bez šminke, s prilično velikim, prćastim nosom i malim grudima. Nimalo nalik na sve one cure s kojima se Samir družio, ali samo družio, ili koje bi tek jedva okrznuo u svom kvartu pariškog predgrađa, gdje su trgovački centri bljuvali svoje izobilje u facu siromašnih i gdje su se koke prešetavale, u minicama ili uskim

minettes venaient déambuler, en mini-jupe ou en jean serré, entre copines, pour passer le temps qui, sinon, ne passait pas très vite.

« C'est pas une belle meuf, alors qu'est-ce qu'elle fout là ? » remâchait Samir, les yeux rivés sur la mer, le large, la barque et le ciel. Et elle, elle regardait dans la même direction que lui, les yeux vides, en lui taxant toujours des cigarettes, mais sans lui demander maintenant parce que Samir avait mis son paquet sur le sable, entre elle et lui, pour qu'elle se serve.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi. La barque du pêcheur, un peu plus loin, ne remuait pas. Elle les fixait scrupuleusement. Samir avait l'impression que tout le bleu du ciel allait lui dégringoler sur le coin de la figure. Il n'était pas habitué à tant de bleu. Dans sa cité, même quand le ciel était bleu il devenait gris en atterrissant sur les tours. Pareil que la légende de Midas qu'on lui avait racontée un jour à l'école. Mais à l'envers : Midas, quand il touchait un truc, ça se transformait en or, mais la cité, elle, dès qu'on la touchait, on virait au gris.

Des tas de gros oiseaux blancs planaient comme des cerfs-volants. Samir repensait à son père, ce gros bonhomme en veste bleue qu'il ne connaissait que de loin, dont il avait tant de fois guetté la silhouette, après l'école, du haut de sa tour.

« Tu viens d'où ? lui demanda soudain

trapericama, s prijateljicama, kako bi ubile vrijeme koje inače nikako da prođe.

„Nije baš neka riba, kog vraga hoće?“, mozgao je Samir, očiju uprtih u more, pučinu, brodić i nebo. A ona, ona je gledala u istom smjeru kao i on, praznih očiju, i dalje mu uzimajući cigarete, ali sada bez pitanja, jer je Samir kutiju stavio na pijesak, između njih, da se posluži.

Tako su prolazile duge minute. U daljini, ribarski se brodić nije micao. Pomno ih je promatrao. Samir je imao dojam da će se sve plavetnilo neba sručiti njemu na glavu. Nije bio naviknut na toliko plavetnila. U njegovu kvartu, čak i kad je nebo bilo plavo, postalo bi sivo dok bi došlo do zgrada. Kao u onoj legendi o Midi koju su mu ispričali jednom u školi, samo obrnuto: kad bi Mida nešto dodirnuo, to bi se pretvorilo u zlato. U ovom pak perifernom kvartu, sve što bi ga dotaknulo postajalo bi sivo.

Jato krupnih bijelih ptica plovilo je nebom poput zmajeva. Samir je ponovo mislio na svog oca, tog robusnog čovjeka u plavoj kuti kojega je poznavao samo izdaleka, kojemu je toliko puta promatrao siluetu, nakon škole, s vrha svoje zgrade.

- Odakle si? – najednom ga upita Sandrine.

<p>Sandrine.</p> <p>- À côté de Paris, répondit Samir.</p> <p>- J'y jamais mis les pieds, à Paris.</p> <p>- Ah ouais ? Moi j'habite pas à Paris, j'te dis, j'habite à côté, en banlieue quoi.</p> <p>- J'connais pas la banlieue non plus, c'est comment ?</p> <p>- C'est pour les crevards.</p> <p>- Peut pas être pire qu'ici. Moi, j'ai jamais été plus loin que Le Havre. Tu connais Le Havre ?</p> <p>- Non, c'est où ?</p> <p>- En enfer.</p> <p>- Alors c'est comme le coin d'où je viens.</p> <p>- Raconte-moi comment c'est chez toi.</p> <p>- T'as qu'à imaginer un endroit où t'as que du béton, partout, où que tu mettes ton nez. Tu renifles l'odeur du béton tout le temps. À force, tous les gens qui vivent là se transforment en blocs de béton. Y a plus de cœur, y a plus d'âme, y a que de la putain de pierraille grise qui t'use les yeux, et t'as pas le choix parce que tu peux pas regarder ailleurs. Voilà comment c'est chez moi. Alors, ça te dit ? »</p> <p>Des jeunes passèrent derrière eux, les forçant à s'interrompre. Sandrine tourna la tête et écrasa brutalement son mégot dans le sable. Samir lui offrit une nouvelle cigarette, mais elle la refusa.</p>	<p>- Kraj Pariza – odgovori Samir.</p> <p>- Nikad nisam kročila u Pariz.</p> <p>- Ma da? Ja ne živim u Parizu, kažem ti, živim pokraj, u predgrađu.</p> <p>- Ne poznajem ni predgrađe, kako je tamo?</p> <p>- To je za jadnike.</p> <p>- Ne može biti gore nego ovdje. Ja nikad nisam bila dalje od Le Havrea. Poznaješ Le Havre?</p> <p>- Ne, gdje je to?</p> <p>- U paklu.</p> <p>- Onda je kao i odakle ja dolazim.</p> <p>- Pričaj mi kako je kod tebe.</p> <p>- Samo zamisli mjesto gdje je svud oko tebe beton, kamo god da zaviriš. Cijelo vrijeme njušiš miris betona. Na kraju, svi koji tamo žive pretvore se u betonske blokove. Nema više srca, nema više duše, samo jebeno sivo kamenje koje ti troši vid, a nemaš izbora jer nemaš kamo drugdje gledati. Eto kako je kod mene. Onda, kako ti zvuči?</p> <p>Neki mladi ljudi prošli su iza njih, pa su prestali pričati. Sandrine je okrenula glavu i naglo ugasila cigaretu u pijesku. Samir joj je ponudio novu, ali je odbila.</p> <p>- Poznajem ih – promrmljala je da se</p>
--	--

<p>« Je les connais, murmura-t-elle pour se justifier.</p> <p>- Et alors ? T'as pas peur d'eux ou quoi ?</p> <p>- Non, mais ils doivent pas savoir que je fume.</p> <p>- T'es musulmane ou quoi ? »</p> <p>Sandrine écarquilla les yeux, surprise :</p> <p>« Pourquoi ? T'es fou toi !</p> <p>- Laisse béton.</p> <p>- Quoi ?</p> <p>- Non, non, rien. »</p> <p>Soudain, Sandrine se rapprocha et lui prit la main. Elle noua ses doigts aux siens en continuant de regarder devant eux. Samir se laissa faire.</p> <p>« Tu viens ? lui demanda-t-elle.</p> <p>- Où tu veux que j'aïlle ? Je suis bien ici.</p> <p>- Chez moi.</p> <p>- Et tes parents ?</p> <p>- Je m'en fous. Ils regardent sûrement la télé. Ils nous entendront pas. »</p> <p>Samir prit son sac de sport et se laissa entraîner vers le village. Sandrine ne lui lâchait pas la main. Il la suivait avec calme et discipline. Il ne se posait pas de questions. Dans son état, il en avait rien à foutre de tout. La fille lui plaisait pas trop, mais bon, après tout, pourquoi pas aller chez elle si elle en avait envie ? Ça coutait rien. Il regrettait juste de</p>	<p>opravda.</p> <p>- Pa? Bojiš ih se ili šta?</p> <p>- Ne, ali ne moraju znati da pušim.</p> <p>- Što si ti muslimanka?</p> <p>Sandrine je razrogačila oči, iznenađena:</p> <p>- Zašto? Ti si lud!</p> <p>- Zaboravi.</p> <p>- Šta?</p> <p>- Ne, ne, ništa.</p> <p>Odjednom mu se Sandrine približila i primila ga je za ruku. Ispreplela je svoje prste s njegovima i dalje gledajući pred sebe. Samir se prepustio.</p> <p>- Ideš? – pitala ga je.</p> <p>- Kamo bih išao? Dobro mi je ovdje.</p> <p>- K meni.</p> <p>- A tvoji roditelji?</p> <p>- Baš me briga. Sigurno gledaju TV. Neće nas skužiti.</p> <p>Samir je uzeo svoju sportsku torbu i pustio da ga vodi prema selu. Sandrine mu nije puštala ruku. On ju je slijedio mirno i poslušno. Nije si postavljao pitanja. U njegovom stanju, živo mu se jebalo za sve. Cura mu se baš i nije sviđala, ali opet, na kraju krajeva, zašto ne otići k njoj ako ona to želi? Ništa ga neće koštati. Jedino je žalio što već napušta ocean i ribarski</p>
--	---

déjà abandonner l'océan et la petite barque du pêcheur. Il aurait voulu faire davantage leur connaissance. Tant pis, il reviendrait, il se le promet.

Samir n'était pas un beau garçon. Il était plutôt maigre, son visage était large et ses épaules frêles. Il avait des cheveux bruns et des yeux noirs enfoncés dans leurs orbites. Un nez un peu épaté et une bouche banale. Il ressemblait à plein d'autres types de sa cité qui, comme lui, n'avaient jamais eu beaucoup de chance avec les filles. Sandrine, une occasion comme ça, une fille qui voulait l'attirer jusque chez elle, c'était un coup de chance, un truc incroyable, quelque chose qui ne peut arriver que dans un rêve, bref, un truc de ouf ! Et lui était ailleurs. Il s'en tapait pas mal de cette pauvre fille aux cheveux gras et sans poitrine, qui le traînait comme un cadavre vers sa petite chambre grise, qui lui serrait la main comme un étai, avec, sans doute, bien des idées derrière la tête.

Ce qu'il avait dans la tête, lui, ce qui l'obsédait, ce dont il n'arrivait pas à se débarrasser, c'était sa mère, qu'il avait laissée derrière, comme un objet lourd et encombrant. Il l'avait abandonnée dans son HLM, misérable encoche dans le béton armé, au sommet de leur tour. Quand il était parti, il ne lui avait rien dit, pas un mot. Même pas un baiser. Elle ne savait pas où il était. Elle ne se doutait pas une

brodić. Htio ih je bolje upoznati. Nema veze, vratit će se, obećao je u sebi.

Samir nije bio lijep dečko. Bio je prilično mršav, lice mu je bilo široko, a ramena slaba. Imao je smeđu kosu i crne upale oči. Pomalo spljošten nos i obična usta. Nalikovao je na hrpu drugih tipova s periferije koji, poput njega, nikad nisu imali puno sreće s curama. Ovo sa Sandrine, curom koja ga je htjela odvesti k sebi doma, bila je prava prilika, puka sreća, nevjerojatna stvar, nešto što se može dogoditi samo u snu, ukratko, ludilo! A on je bio negdje drugdje. Nije mario za tu jadnu curu masne kose i bez grudi koja ga je vukla poput leša prema svom sivom sobičku, koja mu je stiskala ruku poput stege dok su joj se po glavi bez sumnje motale razne ideje.

A ono što je njemu bilo u glavi, što ga je opsjedalo i čega se nije uspijevao otarasiti bila je njegova majka, koju je ostavio iza sebe kao težak predmet koji samo smeta. Ostavio ju je u jeftinom državnom stanu, jednoj gajbi od armiranog betona, na vrhu njihove zgrade. Prije odlaska nije joj ništa rekao, niti jednu riječ. Nije ju ni poljubio. Ona nije znala gdje je on. Nije ni na sekundu pomišljala da je

seconde qu'il avait fui. La nuit arrivait et elle faisait à manger, bien sûr, comme s'il allait d'un instant à l'autre franchir le pas de la porte, comme tous les soirs. À cet instant, elle devait poser leurs deux assiettes sur la table, ainsi que les couverts habituels. Elle devait tourner une grosse cuillère en bois dans sa casserole qui laissait échapper une bonne odeur de plat en sauce. Elle devait l'attendre, lui, son fils, en espérant, comme tous les soirs, mais sans y croire, qu'il l'embrasse et la prenne dans ses bras, qu'il la console et la rassure, qu'il soit un peu tendre et qu'il prenne le temps de parler avec elle.

Sandrine accélérât le pas. Ils étaient maintenant sur la place principale, ornée d'un pauvre monument aux morts. Ils bifurquèrent dans une ruelle qui filait vers la droite, tout près de la mairie. Au milieu, une enseigne « Boucherie-Charcuterie » indiquait qu'ils étaient arrivés. C'était une maison avec un étage, comme on en trouve partout dans les villes de province, avec une façade grise dont le crépi s'effritait. Au rez-de-chaussée, le rideau métallique était baissé, signe que le magasin était fermé. Elle lui expliqua que ses parents et elle habitaient dans un appartement relié au magasin par une porte latérale. La chambre des parents était à l'étage et la sienne collée à l'arrière-boutique. Elle lui dit de ne pas faire de bruit, car à cette heure ses parents

pobjegao. Spuštala se noć i ona je naravno pripremala večeru, kao da će on svakog trenutka prijeći prag, kao i svake večeri. U ovom trenutku sigurno postavlja njihova dva tanjura na stol, zajedno s uobičajenim priborom. Sigurno miješa drvenom kuhačom po loncu iz kojega se širi ugodan miris variva. Sigurno čeka njega, svog sina, nadajući se, kao i svake večeri, ali ne vjerujući u to, da će je poljubiti i zagrliti, da će je utješiti i umiriti, da će biti nježan i da će odvojiti malo vremena da s njom porazgovara.

Sandrine je ubrzavala korak. Sada su bili na glavnom trgu, ukrašenom bijednim spomenikom mrtvima. Skrenuli su u uličicu koja je vodila desno, odmah uz gradsku vijećnicu. Na sredini je natpis „Mesnica-Suhomesnati proizvodi“ upućivao na to da su stigli. Bila je to kuća na kat, kakve se mogu naći u svim provincijskim gradovima, sa sivom fasadom s koje je otpadala žbuka. U prizemlju, rolo vrata bila su spuštena, što je bio znak da je trgovina zatvorena. Objasnila mu je da njeni roditelji i ona žive u stanu koji je bočnim vratima povezan s trgovinom. Roditeljska soba bila je na katu, a njezina odmah do stražnje prostorije u trgovini. Rekla mu je da bude tiho, jer u to doba njezini roditelji sigurno gledaju televiziju, u dnevnoj sobi, pokraj njezine.

devaient regarder la télévision, dans le salon, à côté de sa chambre. Ils contournèrent donc prudemment le bâtiment en passant par un chemin perpendiculaire à la ruelle et atterrirent dans un minuscule jardin en friche. Sandrine murmura que sa chambre était tout près et qu'elle avait laissé la fenêtre ouverte, puis elle tira Samir pour qu'il lui emboîte le pas. Ils s'engouffrèrent dans le jardin, longèrent l'arrière de la maison pendant quelques mètres et arrivèrent sous sa fenêtre, en effet entrouverte et séparée du sol par un pan de mur. Elle lâcha la main de Samir et escalada la première, en se servant d'une branche qui fuyait de son tronc. Elle se hissa sans peine jusqu'au rebord. Elle bascula dans sa chambre et dit à Samir de l'imiter.

Ils se retrouvèrent tous les deux dans le noir. Sandrine ne parlait plus. Elle était stressée, sans doute à cause du son de la télévision qui parvenait jusqu'à eux. Samir la suivait du regard, toujours aussi docile. Elle le fit asseoir sur son lit et lui dit de ne pas bouger, qu'elle revenait tout de suite. Elle ouvrit la porte de sa chambre et disparut dans un couloir sombre. Samir s'étendit sur son lit et ferma les yeux, avide d'autre chose.

Sa mère s'inquiétait. Le repas était chaud et servi. Les assiettes débordaient de loubia. Il adorait cette mixture faite de haricots

Mudro su zaobišli zgradu prolazeći putem okomitim na uličicu te su izbili u mali neobrađeni vrt. Sandrine je prošaptala da je njezina soba odmah pokraj i da je ostavila otvoren prozor pa je povukla Samira da je slijedi. Požurili su kroz vrt, nekoliko metara duž stražnjeg dijela kuće i došli pod prozor koji je doista bio odškrinut i odignut od tla niskim zidom. Pustila je Samirovu ruku i prva se popela, pomažući se granom koja je stršala iz debla. Bez muke se podigla do prozorske daske. Prebacila se u sobu i rekla Samiru da učini to isto.

Oboje su se našli u mraku. Sandrine više nije govorila. Bila je uznemirena, zasigurno zbog zvuka televizije koji je dopirao do njih. Samir ju je slijedio pogledom, i dalje jednako poslušan. Posjela ga je na svoj krevet i rekla mu da se ne miče, da će se odmah vratiti. Otvorila je vrata sobe i nestala u mračnom hodniku. Samir se ispružio na krevet i zatvorio oči, željan nečega drugog.

Njegova je majka bila zabrinuta. Jelo je bilo toplo i posluženo. Tanjuri prepuni variva. Obožavao je mješavinu bijelog graha i ovčetine

blancs et de mouton baignant dans la sauce rouge. Quelques haricots s'étaient répandus sur la table et elle s'acharnait à nettoyer les taches de sauce. Elle se demandait ce qu'il pouvait bien faire, pourquoi il n'était toujours pas là. Elle jeta un coup d'œil à la grosse pendule du séjour et sentit un grand vide dans son corps : 20 heures. Elle vérifia son téléphone portable. Personne n'avait appelé. Elle était seule. Elle tournait en rond. Elle prononça quelques mots en arabe, puis s'assit sur le fauteuil et comme à l'ordinaire alluma la télévision.

Sandrine revint quelques minutes plus tard. Elle s'assit près de Samir et récupéra sa main.

« J'ai été voir mes parents, chuchota-t-elle en se rapprochant de son visage. Je leur ai dit que j'avais pas faim, que je voulais pas manger. Comme ça on est tranquilles. »

Samir retira brutalement sa main.

« Mets de la lumière. Je veux pas être dans le noir. J'aime pas le noir. »

Sandrine s'exécuta et alluma sa lampe de chevet. Les murs étaient maculés de posters de l'équipe de France et de groupes de rap. Samir reconnaissait la plupart d'entre eux.

« Tu veux qu'on fasse quoi ? lui demanda-t-il.

- J'en sais rien. Et toi ?

- J'sais pas non plus, mais j'te préviens,

koja se kupala u crvenom umaku. Nekoliko zrna graha prosulo se po stolu i ona je sad pokušavala očistiti mrlje od umaka. Pitala se što još radi vani, zašto ga još nema. Bacila je pogled na veliki sat u dnevnom boravku i osjetila veliku prazninu u tijelu: 20 sati. Provjerila je svoj mobitel. Nitko je nije zvao. Bila je sama. Vrtjela se ukруг. Izgovorila je nekoliko riječi na arapskom, zatim je sjela u naslonjač i, kao po običaju, upalila televizor.

Sandrine se vratila nakon nekoliko minuta. Sjela je pokraj Samira i uzela mu ruku.

- Otišla sam do roditelja – šapnula je približavajući se njegovom licu. – Rekla sam im da nisam gladna i da ne želim jesti. Sad smo mirni.

Samir je naglo izvukao svoju ruku.

- Upali svjetlo. Ne želim biti u mraku. Ne volim mrak.

Sandrine ga je poslušala i upalila noćnu svjetiljku. Zidovi su bili oblijepljeni posterima francuske nogometne reprezentacije i rap grupa. Samir je većinu njih prepoznao.

- Šta želiš da radimo? – pitao ju je.

- Ne znam. A ti?

- Ni ja ne znam, ali samo da ti kažem, ne želim te poljubiti.

<p>j'ai pas envie de t'embrasser. »</p> <p>Sandrine s'écarta de lui. Ses yeux bleu pâle s'agrandirent. Sa bouche s'entrouvrit. Elle voulut dire quelque chose mais renonça au dernier moment.</p> <p>« Excuse-moi, j'ai pas voulu te blesser, lui dit Samir en essayant de récupérer sa main. Mais, sérieux, j'ai pas envie de t'embrasser. Je suis pas là pour ça. Je suis pas venu jusqu'ici pour me taper une meuf. C'est pas toi, c'est juste que... voilà quoi.</p> <p>- OK, dit-elle en baissant les yeux. Alors explique-moi pourquoi t'es venu là ?</p> <p>- Parce que j'avais plus d'air chez moi. J'avais l'impression de crever, d'étouffer. Y a mon daron qui est mort y a pas longtemps et ma mère supporte pas le choc. Elle arrête pas de pleurer, tout ça, tu vois, quoi. Moi j'avais envie de voir autre chose, d'être ailleurs. Je voulais voir la mer, des bateaux, tout ça quoi. Tu comprends ou que dalle ?</p> <p>- Et pourquoi t'es venu dans ce trou ?</p> <p>- C'est à cause de la meuf de la SNCF, à la gare du Nord. Elle m'a filé un billet pour ici. Elle m'a dit que là je verrai la mer.</p> <p>- C'est nul ici.</p> <p>- C'est mieux que chez moi.</p> <p>- C'est parce que t'habites pas là que tu dis ça.</p> <p>- Non, c'est parce que t'habites pas dans ma cité que tu dis ça. »</p>	<p>Sandrine se odmaknula od njega. Njezine blijedoplave oči su se proširile. Njezina usta su se otvorila. Htjela je nešto zaustiti, ali je u zadnjem trenutku odustala.</p> <p>- Oprosti, nisam te htio povrijediti – rekao joj je Samir pokušavajući joj uzeti ruku. – Ali stvarno, ne da mi se ljubiti. Nisam ovdje zbog toga. Nisam došao dovde zato da kresnem žensku. Nije do tebe, samo... eto.</p> <p>- Okej – rekla je, spuštajući pogled. – Onda mi objasni zašto si ovdje?</p> <p>- Zato što kod kuće nisam više mogao disati. Imao sam osjećaj da crkavam, da se gušim. Stari mi je nedavno umro, a mama ne podnosi šok. Ne prestaje plakati, i sve to, kopčaš. Ja sam htio vidjeti nešto drugo, biti negdje drugdje. Htio sam vidjeti more, brodove, sve to. Kopčaš ili ne?</p> <p>- I zašto si došao u ovu rupu?</p> <p>- Zbog ženske na šalteru, na Gare du Nord. Dala mi je kartu za ovamo. Rekla mi je da ću tu vidjeti more.</p> <p>- Ovdje je koma.</p> <p>- Bolje je nego kod mene.</p> <p>- To govoriš zato što ne živiš ovdje.</p> <p>- Ne, ti to govoriš zato što ne živiš u mom gradu.</p>
---	---

<p>Elle saisit l'occasion et releva la tête vers lui, un sourire aux lèvres :</p> <p>« C'est comment ta cité? Allez, raconte-moi encore. Steuplé.</p> <p>- Non, je t'ai déjà tout dit. Casse pas les couilles. Laisse tomber.</p> <p>- Allez, raconte comment c'est chez toi, ce que tu fais, tout ça. Moi je vois rien de neuf ici. C'est toujours pareil. C'est le trou du cul du monde.</p> <p>- Je fais rien là-bas. C'est la routine. Y a pas de taf, y a que des combines, que des galères. Y a rien de beau quoi. Toi, t'as la mer, t'as les vagues, t'as le ciel bleu qu'est pas défiguré par des tours de quarante kilomètres de haut avec que des cages à lapins à l'intérieur. T'habites une maison avec un putain de jardin. Tu vois, toi, ce que tu comprends pas, c'est que t'as de la chance d'être là.</p> <p>- Ah ouais ? Mon cul ! »</p> <p>Samir se tut un moment, puis reprit, énervé :</p> <p>« Ma cité, je t'ai dit, putain, c'est comme un putain de morceau de béton qu'on a déposé dans un champ. Y a rien autour et dedans y a que de la merde. Voilà comment c'est ma cité. Ça te fait envie, ça, hein ?</p> <p>- Ben ici y a que des champs, répondit Sandrine calmement. C'est tout ce qu'il y a. Et la mer, j'en ai ras le cul, tu comprends ? Elle</p>	<p>Iskoristila je priliku i podignula glavu prema njemu, s osmijehom na usnama:</p> <p>- Kakav je tvoj kvart? Ajde, pričaj mi još. Pliz.</p> <p>- Neću, već sam ti sve rekao. Nemoj me gnjaviti. Pusti to.</p> <p>- Ajde, ispričaj mi kako je kod tebe, šta radiš i sve to. Tu kod mene nikad nema ničega novog. Uvijek je sve isto. Ovo mjesto je pripizdina.</p> <p>- Ja tamo ništa ne radim. Rutina. Nema posla, samo po sitno na crno, i samo teška šljaka. Nema tu ljepote. Ti imaš more, imaš valove, imaš plavo nebo koje nisu unakazile zgrade visoke četrdeset kilometara s hrpom kaveza unutra. Ti živiš u kući s jebenim vrtom. Vidiš, ti uopće ne kopčaš da imaš sreće što si ovdje.</p> <p>- Misliš? Malo sutra!</p> <p>Samir je na trenutak ušutio, a zatim nastavio, izivciran:</p> <p>- Kažem ti, jebote, moj je kvart kao jebeni komad betona ostavljen nasred polja. Uokolo nema ničega, a unutra samo govna. Eto kakav je moj kvart. Dođe ti da odmah odeš onamo, ha?</p> <p>- A čuj, ovdje su samo polja – odgovorila je Sandrine mirno. – Nema ničega drugog. A more, njega mi je već preko one stvari, kopčaš?</p>
---	--

me donne l'impression de vivre sur une île déserte. En plus, faut pas croire, elle est grise elle aussi, comme ton béton, elle pue et elle est toujours grise, et les mouettes nous chient dessus toute la journée. Tu vois, mon père il est boucher, il vend de la viande et il voudrait que je fasse pareil que lui. En fait, il est dégoûté de pas avoir eu de fils pour reprendre le magasin, alors il espère que je le ferai quand même, et tant pis si je suis une fille. Dehors, au village, y a que dalle. Y a que des nuages en haut et la pluie qui dégringole sur nos gueules. Voilà comment c'est chez moi.

Samir éclata de rire.

« Sérieux tu sais vraiment pas comment c'est une cité toi ! Tu crois que tu vas me faire pitié avec tes vaches et ta pluie ? Arrête ! »

Soudain du bruit retentit dans le couloir. Sandrine paniqua et dit à Samir de se mettre sous le lit. Il eut à peine le temps de s'y glisser que la porte s'ouvrit. C'était le père, un énorme type au visage très rouge barré d'une moustache.

« Dis, t'es sûre que tu veux rien manger ? cria-t-il. Faut que tu te remplumes ma p'tite, t'es pas plus grosse qu'une brindille. C'est pas comme ça que tu vas attirer les gars ! »

Sandrine se précipita sur lui en lui disant de la laisser tranquille, qu'elle n'avait pas faim et qu'elle avait du travail. Son père

Zbog njega imam osjećaj kao da živim na pustom otoku. Osim toga, vjerovao ili ne, i ono je sivo, kao i tvoj beton, smrdi i uvijek je sivo, a galebovi po cijele dane seru po nama. Vidiš, moj otac je mesar, prodaje odreske i htio bi da ja radim isti taj posao. Zapravo, mrzi što nema sina da preuzme dućan pa se nada da ću ga ja svejedno preuzeti, pa makar bila i cura. Vani, u selu, nema ničega živog. Samo oblaci na nebu i kiša koja stalno slini po nama. Eto kako ti je tu kod mene.

Samir je prasnuo u smijeh.

- Ti stvarno nemaš pojma što je kvart na periferiji! Misliš da ću se sažaliti zbog tvojih krava i tvoje kiše? Ma daj!

Odjednom se u hodniku začuo neki zvuk. Sandrine se uspaničila i rekla Samiru da ode pod krevet. Jedva se imao vremena uvući kad su se otvorila vrata. Bio je to njezin otac, golem tip veoma crvenog lica preko kojega su se pružali brkovi.

- Čuj, sigurna si da ne želiš ništa jesti? – poviknuo je. – Moraš se malo udebljati, mala moja, mršava si kao štap. Nećeš tako privući momke!

Sandrine je jurnula k njemu govoreći mu da je pusti na miru, da nije gladna i da ima posla. Otac se povukao i ona je za njim

<p>battit en retraite et elle claqua la porte derrière lui. Samir sortit de sa planque :</p> <p>« Waouh, sympa ton daron ! Bon, je vais te laisser. J'ai envie de retourner sur la plage. Je veux dormir là-bas.</p> <p>- Quoi ? T'es fou toi.</p> <p>- Ouais, p't-être, mais c'est pour ça que je suis venu là. »</p> <p>Puis, en consultant sa montre :</p> <p>« Putain, ma mère doit s'inquiéter, mesquina (la pauvre).</p> <p>- Quoi ? »</p> <p>C'était sorti tout seul. Samir n'avait rien pu retenir. Les mots avaient été plus rapides. Il les avait crachés comme des pépins de raisin, machinalement.</p> <p>« Rien, t'inquiète.</p> <p>- Tu l'as pas dit à ta mère que tu venais là ?</p> <p>- Allez, lâche-moi. »</p> <p>Sandrine persista, sans tenir compte de ce qu'il venait de dire :</p> <p>« Tu l'as pas dit à ta mère ?</p> <p>- Non, répondit-il. Pour quoi faire ?</p> <p>- Elle va te chercher, non ?</p> <p>- Et alors ?</p> <p>- Je sais pas. »</p> <p>Samir se rassit sur le bord du lit. Sa mère le cherchait à cette heure-là. Bien sûr. Elle était affolée. Elle avait déjà dû passer voir</p>	<p>zalupila vrata. Samir je izišao iz skrovišta:</p> <p>- Vau, baš ti je simpa stari! Okej, idem ja sad. Želim se vratiti na plažu. Želim spavati ondje.</p> <p>- Što? Ti si lud.</p> <p>- Da, možda, ali zato sam i došao ovamo. Zatim, pogledavši na sat, reče:</p> <p>- Jebemti, moja se majka sigurno brine, jadnica.</p> <p>- Što?</p> <p>To je izišlo samo od sebe. Samir se nije mogao suzdržati. Riječi su bile brže. Ispljunuo ih je kao koštice grožđa, nehотиčno.</p> <p>- Ništa, bez brige.</p> <p>- Nisi majci rekao da ideš ovamo?</p> <p>- Ma pusti me.</p> <p>Sandrine je bila uporna, ne obraćajući pažnju na to što je on upravo rekao:</p> <p>- Nisi rekao majci?</p> <p>- Nisam – odgovorio je. – Zašto bih?</p> <p>- Pa tražit će te, zar ne?</p> <p>- Da, i?</p> <p>- Ne znam.</p> <p>Samir je opet sjeo na rub kreveta. Majka ga je u ovo doba tražila. Naravno. Bila je prestravljena. Sigurno je već otišla do</p>
--	---

Mme Rida, la voisine du dessous, la mère de Farid avec qui il traînait de temps en temps. Et Mme Rida avait sûrement appelé son fils pour lui demander s'il savait où était Samir, et Farid avait dû répondre qu'il l'ignorait, qu'il ne l'avait pas vu de la journée. Alors elle avait dû remonter. À cet instant, elle devait encore être assise en face de la télévision, à regarder une émission bidon. Le repas avait refroidi, mais les assiettes étaient encore sur la table. Elles débordaient de loubia. Sur le mur, au-dessus de la télévision, le père de Samir ne pouvait rien faire. Il regardait, c'était tout, du haut de son cadre doré.

« Tu veux l'appeler, ta mère, pour lui dire que t'es là ? » lui proposa Sandrine.

Samir ne lui répondit pas. Inutile. Il se contenta de la regarder. Elle était debout devant lui. C'était une gamine, bien plus jeune que lui. Quinze ou seize ans peut-être. Elle ne savait pas quoi faire elle non plus. Elle aurait voulu aller avec lui dans sa cité, faire la connaissance de sa mère, changer de bahut, peut-être devenir sa copine, ou sa femme, pourquoi pas ? En tout cas, ce dont elle était sûre, c'est qu'elle voulait quitter son bled, se débarrasser de son cul terreux, de la poussière dans ses yeux, fuir pour toujours et ne plus jamais revenir dans ce trou cadavérique où l'océan ensevelissait toutes les âmes, comme

gospođe Ride, susjede s kata niže, Faridove majke s kojim se Samir povremeno družio. I gospođa Rida je sigurno nazvala svoga sina da ga pita zna li gdje je Samir, i Farid je sigurno rekao da ne zna, da ga nije vidio cijeli dan. Onda se sigurno popela gore. Sad je sigurno još sjedila pred televizorom i gledala neki jadni program. Jelo se ohladilo, ali tanjuri su još bili na stolu. Bili su prepuni variva. Na zidu, iznad televizora, Samirov otac nije mogao ništa poduzeti. Samo je gledao s visine svog zlatnog okvira, i to je bilo sve.

- Hoćeš li nazvati majku da joj kažeš da si tu? – predložila mu je Sandrine.

Samir joj nije odgovorio. Nije bilo potrebno. Samo ju je gledao. Stajala je ispred njega. Bila je dijete, puno mlađa od njega. Petnaest ili šesnaest godina, možda. Ni ona nije znala što bi. Rado bi pošla s njim na njegovu periferiju, upoznala njegovu majku, promijenila školu, postala mu cura, ili žena, zašto ne? U svakom slučaju, bila je posve sigurna da želi napustiti svoju zabit, riješiti se sveg tog blata i prašine u očima, pobjeći zauvijek i nikada se više ne vratiti u tu mrtvačku jamu u koju ocean zakopava sve duše, kao i oni nezasićeni kombajni koji kruže okolnim poljima.

ces moissonneuses-batteuses gloutonnes qui croisaient dans les champs alentour.

Ils ne parlaient plus. La chambre s'enfonçait dans la torpeur d'un dimanche soir de province. La cité était loin, à des centaines de kilomètres, mais elle n'avait pas disparu. Oh non ! Samir en entendait le ronronnement sinistre, les puissants éclats de voix, le va-et-vient râpeux de l'ascenseur dans la tour, le bruit du vent s'engouffrant entre les bâtiments, le vacarme de la dalle un peu plus loin, parsemée de gosses qui ne savaient pas où aller. Samir essayait de repousser les crachats du béton et le scintillement froid des lampadaires du parking, ceux qu'il voyait depuis sa tour, mais il n'y parvenait pas. Les fantômes se jetaient à ses trousses, et d'abord celui de sa mère, là, devant lui, son plat à la main et une louche dans l'autre, prête à le servir. Et son père, ce bonhomme courageux, lui aussi, comme tant d'autres, coulé dans le béton, l'arme à la main, et désormais grossièrement encadré. « Ya ouldi, ya ouldi (Mon fils, mon fils), où tu es ? Réponds-moi », implorait sa mère dans le vide du HLM.

Le sable de la plage lui manquait. Et aussi l'air de la mer, l'odeur des algues, l'allure paisible des nuages tout en haut, dans le ciel bleu. Il était venu pour ça. C'était le seul

Nisu više razgovarali. Soba je tonula u mrtvilo provincijske nedjeljne večeri. Kwart na periferiji bio je daleko, stotinama kilometara, ali nije nestao. Nipošto! Samir je čuo njegovo zlokobno brujanje, reske odjeke glasova, potmulo kretanje dizala u zgradi, fijuk vjetra koji se probija između zgrada, malo dalje vrevu s pločnika punih klinaca koji ne znaju kamo bi. Samir je pokušavao od sebe odagnati pljuvačke po betonu i hladno treperenje uličnih svjetiljki na parking, koje je vidio sa svoje zgrade, ali nije uspijevaao. Duhovi su ga pratili u stopu, a ponajprije duh njegove majke, kako stoji ondje pred njim, s jelom u jednoj i kuhačom u drugoj ruci, spremna ga poslužiti. A njegov je otac, taj hrabri čovjek, poput toliko drugih sad bio pokriven betonom, s oružjem u ruci, i nemošto uokviren. „*Ya ouldi, ya ouldi*¹⁴, gdje si? Odgovori mi“, preklinjala je njegova majka u svom praznom državnom stanu.

Nedostajao mu je pijesak s plaže. I morski zrak, miris algi, umirujuće kretanje oblaka visoko gore, na plavom nebu. Došao je zbog toga. To je bio jedini način da pobjegne

¹⁴ „Sine moj, sine moj“ (nap. prev.).

moyen d'échapper aux spectres de béton, aux horizons meurtris, aux visages ravagés par l'ennui, aux silhouettes sculptées dans le gris, d'oublier la cité, de ne pas penser à sa mère. Il fallait qu'il y retourne, coûte que coûte.

Il regardait par la fenêtre de la chambre de Sandrine. La nuit était tombée. Il se disait que sur la plage les étoiles seraient très hautes et qu'il pourrait se regarder dedans, comme dans des miroirs. C'était là-bas qu'il voulait être, pas dans cette chambre froide, étriquée, bardée de posters qui lui rappelaient sa chambre à lui, cette cage où il ne trouvait plus depuis longtemps le sommeil, où de méchants rêves venaient la nuit le prendre par la main et ne le quittaient plus jusqu'au petit matin.

« Stop. Je me tire. Je retourne sur la plage, dit-il à Sandrine en enjambant le rebord de la fenêtre. J'en ai ras le cul d'être ici.

- OK, je viens avec toi. »

Ils refirent le chemin inverse, en longeant le jardinet, en remontant la ruelle et en franchissant la place de la mairie qui donnait, après la route nationale, sur la plage. Il faisait noir. Seuls quelques halos de lampadaires, flottant ici et là, tels des feux follets, nuançaient un peu les ténèbres du village. Tout était désert. L'odeur fraîche de la nuit se mêlait à celle de l'iode. Il fallait beaucoup marcher car l'océan avait reculé. Il était bien plus loin maintenant. Mais son bruit

od betonskih utvara, izmučenih obzora, lica razorenih dosadom, silueta uklesanih u sivilu, da zaboravi grad, da ne misli na svoju majku. Morao se onamo vratiti, po svaku cijenu.

Gledao je kroz prozor Sandrineine sobe. Noć je pala. Mislio je da će na plaži zvijezde biti vrlo visoko i da će se moći vidjeti u njima, kao u ogledalu. Ondje je htio biti, a ne u ovoj hladnoj, uskoj sobi prepunoj postera koji su ga podsjećali na njegovu sobu, onaj kavez u kojem već odavno nije mogao zaspati, u kojemu su užasni snovi dolazili noću, uzimali ga za ruku i nisu ga više puštali do ranih jutarnjih sati.

- Dosta. Odoh ja. Vraćam se na plažu – rekao je Sandrine opkoračujući prozorsku dasku. – Pun mi je kurac biti ovdje.

- OK, idem s tobom.

Vratili su se istim putem, vrtom, pa uzbrdo uličicom i trgom s vijećnicom koji je, nakon državne ceste, vodio do plaže. Bio je mrak. Samo je tu i tamo lebdjela svjetlost uličnih svjetiljki, poput kakvih odbjeglih plamičaka, pomalo ublažavajući seosku tamu. Sve je bilo pusto. Svjež miris noći miješao se s mirisom joda. Trebalo je dugo hodati jer se ocean povukao. Sad je bio mnogo dalje. Ali njegova je potmula i mehanička huka bivala sve bližom. Nije bila slabašna kao prije. Valovi

se rapprochait, sourd et mécanique. Il n'était pas aussi langoureux que tout à l'heure. Les vagues fouettaient le sable et se retiraient avec violence, crissant comme des pneus sur le bitume, ravalant l'écume dont la plage était givée. La lune brillait de tout son saoul, entourée d'une myriade d'étoiles. Samir courait vers le bord et Sandrine le suivait, haletante. Arrivé là où l'océan s'écrasait, il s'effondra dans l'eau, tout habillé. Sandrine s'était arrêtée avant. Elle le regardait s'ébrouer dans les vagues mourantes, sans rien comprendre.

Samir aimait le contact de l'eau glacée. Il y voyait plus clair : sa mère était désemparée. Elle arpentait sa chambre et la salle de séjour, la cuisine et la chambre de son fils, le téléphone à la main. Mais elle n'avait personne à appeler ; elle était complètement seule. Elle hésitait à téléphoner au bled, à sa sœur, à n'importe qui, juste pour parler, pour entendre une voix chaleureuse, pour reconnaître un proche. Elle renonça ; c'était inutile. Ils ne l'aideraient pas à retrouver son fils. Encore moins son mari.

Ses tempes battaient la chamade ; des idées poussaient dans sa tête. Elle pensait qu'il avait été arrêté, que les policiers l'avaient battu à cause d'une bande de voyous. Elle imaginait des barres sur sa figure, des coups de poing,

su šibali pijesak i povlačili se nasilno, škripeći poput guma na asfaltu, gutajući pjenu koja je preplavila plažu. Mjesec je sjao iz sve snage, okružen zvijezdama bez broja. Samir je trčao prema obali, a Sandrine ga je zadihano slijedila. Došavši na mjesto gdje je ocean udarao u kopno, srušio se u vodu, potpuno odjeven. Sandrine se zaustavila ranije. Gledala je kako se koprca među umirućim valovima i ništa joj nije bilo jasno.

Samir je volio dodir ledene vode. Sve je vidio jasnije: njegova je majka bila izbezumljena. Šetala je amo-tamo po svojoj sobi i dnevnom boravku, kuhinji i sobi svoga sina s telefonom u ruci. Ali nije imala koga nazvati, bila je posve sama. Oklijevala je nazvati u zavičaj, svoju sestru, bilo koga, samo da razgovara, da čuje nečiji topao glas, da prepozna nekog bliskoga. Odustala je, bilo je uzaludno. Oni joj ne bi pomogli da pronađe sina. A još manje muža.

U sljepoočnicama joj je luđački tuklo; misli su joj se rojile u glavi. Mislila je da je uhićen, da su ga policajci izudarali zbog bande ništarija. Zamišljala je tragove na njegovu licu, udarce, lisice, revolver, uniforme, zatvor. Ni za

des menottes, un revolver, des uniformes, la prison. Pour rien. Parce qu'il était au mauvais endroit au mauvais moment. Ça arrivait. Beaucoup de monde, au marché ou dans l'immeuble, lui avait raconté de telles histoires. Du sang coulait sur la chaussée. La gare du RER était plongée dans le noir et son fils effondré sur le quai, seul, la lèvre fendue. Elle regardait son mari, dans son cadre doré, et le suppliait d'intervenir, de là où il était, du paradis, du royaume des cieux. Elle renversait une lampe sur son passage. Elle jetait rageusement la nourriture qu'elle avait préparée. Elle faisait la vaisselle pour occuper ses pauvres mains. Par la fenêtre, du haut de sa tour, elle scrutait l'horizon et ne voyait que les halos des lampadaires, tout en bas, qui se confondaient avec les phares de quelques voitures passant. Elle portait la main à son visage et essayait ses larmes, avec colère, avec dépit, avec amour.

Sandrine l'épiait. Elle voyait son corps maigre affalé dans l'eau, qui remuait au gré des vagues. Elle aurait voulu l'embrasser, lui, ce garçon venu d'ailleurs, ce type basané aux cheveux bruns et aux yeux très noirs qui ne ressemblait pas aux autres ringards de sa région, qui venait de la capitale, qui avait l'air paumé. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le serrer fort contre sa poitrine rêche, ne

što. Zato što je bio na pogrešnom mjestu u pogrešno vrijeme. Događa se to. Mnogi su joj ljudi, na tržnici ili u zgradi, ispričali takve priče. Krv je tekla po pločniku. RER kolodvor bio je uronjen u tamu, a njezin sin ničice na peronu, sam, s raspuknutom usnom. Gledala je svoga muža, u zlatnom okviru, i preklinjala ga za pomoć, odande gdje se nalazio, iz raja, iz nebeskog kraljevstva. U prolazu je srušila svjetiljku. Bijesno je bacila hranu koju je bila pripremila. Prala je suđe da uposli svoje jadne ruke. Kroz prozor, s visine zgrade, promatrala je obzor i nije vidjela ništa osim svjetla ulične rasvjete, ondje dolje, koje se miješalo s farovima onih nekoliko automobila u prolazu. Prinostila je ruku licu i brisala suze, bijesno, žalosno, s ljubavlju.

Sandrine ga je promatrala. Gledala je njegovo mršavo tijelo uronjeno u vodu, koje se kretalo zajedno s valovima. Htjela je zagrliti tog momka koji je došao izdaleka, tog tamnoputog tipa smeđe kose i jako crnih očiju koji nije nalikovao drugim glupanima iz njezina kraja, koji je dolazio iz glavnog grada i izgledao izgubljeno. Htjela ga je uzeti u naručje, čvrsto ga stisnuti uz svoja naježena

plus le lâcher, s'agripper à lui comme une sangsue, tout tenter pour qu'il lui fasse oublier sa pauvre vie, son pauvre corps, tous les bouseux qui se moquaient d'elle parce qu'elle était la fille d'un boucher, sa campagne sans vie, remplie d'opprobres et de torpeur, puante comme une algue morte.

Samir se laissait doucement emporter par les flots noirs, semblables à du sang séché, qui collaient à sa peau. « Reviens là, y a du courant », l'alertait Sandrine depuis la berge, mais ses paroles ricochaient sur l'eau sans atteindre leur cible. Samir ne répondait pas. Il ne voyait que sa mère devant lui. Elle lui reprochait d'être parti, de l'avoir abandonnée. Mais quoi ? Il n'en pouvait plus. Sous pression permanente. Quand ce n'était pas ses potes, c'était le boulot qui n'allait pas. Il enchaînait les contrats de merde, dans la manutention ou dans l'entretien. Que de l'intérim. Et sa mère qui était sur son dos, avec ses plats et ses petites attentions. Depuis que son père était mort, elle n'arrêtait pas de lui prendre la tête, avec le travail, avec l'avenir, avec le mariage même. Le mariage ! Putain. Comme s'il pouvait penser au mariage, lui. Il avait même pas de quoi s'assumer, pas de quoi vivre seul, pas une thune pour se payer un studio, même dans la cité ! Il n'avait rien, alors qu'est-ce que sa mère voulait qu'il offre à une bonne femme ?

prsa, više ga ne pustiti, uhvatiti se za njega poput pijavice, sve pokušati kako bi joj pomogao da zaboravi svoj bijedan život, bijedno tijelo, sve one seljačine koji su joj se rugali jer je bila mesareva kći, njezino beživotno selo, prepuno sramote i tromosti, koje smrdi poput mrtve alge.

Samir je pustio da ga nježno nose crni valovi, nalik na sasušenu krv, koji su mu se lijepili za kožu. „Vrati se ovamo, struja je jaka“, upozoravala ga je Sandrine s obale, ali njezine su riječi odjekivale preko vode, a da nisu ni dosegnule metu. Samir nije odgovarao. Pred sobom je vidio samo majku. Zamjerala mu je što je otišao, što ju je napustio. Ali što bi trebao? Bila mu je puna kapa. Vječno pod pritiskom. Kada problem nisu bili frendovi, bio je posao. Nizao je usrane ugovore, u području održavanja ili čišćenja. Samo privremeni poslovi! A i majka mu se popela na vrh glave sa svojim jelima i sitnim znakovima pažnje. Otkako mu je umro otac, nije ga prestajala gnjaviti, s poslom, s budućnošću, čak i s brakom. Brakom! Jebote. Kao da je on mogao misliti na brak. Nije se imao čime ni uzdržavati, živjeti sam, love da plati garsonijeru, čak ni u svom kvartu! Nije imao ništa, što je onda njegova majka htjela da ponudi nekoj ženici?

L'eau était froide. Elle lui glaçait les membres. Tant pis. Il était bien, là, entre ciel et terre, au royaume des djoun, des esprits, dans cet océan hostile qui ne l'effrayait pas. « Et cette meuf, là, sur le bas-côté ? Qu'est-ce qu'elle fout ? se demandait-il. Qu'est-ce qu'elle veut de moi ? Je peux rien offrir à personne. Je suis mort. Je suis crevé. » Le ciel était tout noir, au diapason des plots. Les étoiles gravitaient autour de la lune tels des lépidoptères nocturnes, assoiffés de lumière. « Viens, allez, viens », s'époumonait Sandrine en mettant cette fois les pieds dans l'eau, pour aller le chercher. « Non, pensait-il, va te faire foutre, je viendrai pas. Je reste là. C'est chez moi, ici. »

Sa mère avait appelé la police, imaginait-il. Elle expliquait aux flics que son fils n'était pas rentré pour dîner, que ce n'était pas normal, qu'il n'avait pas téléphoné et que son portable était sur répondeur. L'un des flics prenait des notes, l'autre le regardait faire, jetant de temps en temps des coups d'œil intrusifs dans l'appartement. « On s'en occupe, madame », qu'il lui disait sereinement, tandis que son collègue appuyait déjà sur le bouton de l'ascenseur.

Samir se décida enfin à faire demi-tour et à sortir de l'eau, lentement, comme un animal blessé. Il s'assit près de Sandrine, sur le

Voda je bila hladna. Ledila mu je udove. Nije važno. Osjećao se dobro ondje, između neba i zemlje, u kraljevstvu džinova, duhova, u tom neprijateljskom oceanu koji ga nije plašio. „A ona ženska tamo na obali? Kog vraga ona radi?“, pitao se. „Što hoće od mene? Ne mogu nikome ništa ponuditi. Mrtav sam. Iscrpljen sam.“ Nebo je bilo posve crno, baš kao i valovi. Zvijezde su se kretale oko mjeseca poput noćnih leptira željnih svjetlosti. „Dođi, hajde, dođi“, vikala je iz svega glasa Sandrine, ovaj put gazeći vodom u potrazi za njim. „Ne“, mislio je on, „jebi se, neću doći. Ostajem ovdje. Ovo ovdje je moj dom.“

Njegova majka je nazvala policiju, zamišljao je. Objasnila je murji da njezin sin nije došao na večeru, da to nije bilo uobičajeno, da je nije nazvao i da mu je mobitel bio na govornoj pošti. Jedan od dvojice murjaka bilježio je, drugi ga je gledao, s vremena na vrijeme nametljivo se osvrćući po stanu. „Pobrinut ćemo se za to, gospođo“, mirno joj je govorio, dok je njegov kolega već pritiskao gumb za dizalo.

Samir se napokon odlučio okrenuti i izići iz vode, polako, poput ranjene životinje. Sjeo je pokraj Sandrine, na obalu, i promatrao

bord, et fixa la nuit. Un peu plus loin sur l'océan morbide, la barque du pêcheur vacillait. La blancheur de la lune en éclairait la frêle silhouette, ne laissant apparaître que ses contours flous et avachis par les vagues.

Sandrine voulut le réchauffer en le frictionnant avec les mains, mais il les balaya d'un geste sec. « Qu'est-ce qu'elle me veut cette meuf ? répétait-il dans sa tête. Qu'elle me lâche. Qu'elle retourne chez elle, dans sa boucherie, avec son daron taré. » Mais rien à faire, elle restait là, près de lui, comme une chatte errante qui veut sa dose de bouffe. Tant pis. Il la prit dans ses bras.

Sa mère défonçait ses yeux. Il ne voyait qu'elle. Il était en face d'elle. Il la prenait dans ses bras elle aussi. Il entendait son cœur battre très fort dans sa poitrine. Des larmes se formaient à la frontière de ses yeux. Jamais il n'avait pris sa mère dans ses bras. Il n'avait jamais pensé le faire un jour. Ses mains n'étaient pas habituées à tenir ce petit corps ramassé, à sentir ces cheveux éreinter son visage, à surprendre sa peau. Sa mère avait été jusque-là un objet attendrissant, un point fixe, une personne qui avait toujours été présente et le serait toujours, parce que c'était ainsi et qu'il ne pouvait en être autrement. À la mort de son père, déjà, il avait été surpris, décontenancé, agacé même de la voir verser des larmes. Pour

noć. Malo dalje u jezivom oceanu ljuljao se ribarski brodić. Bijela mjesečina osvjetljavala je njegov slabašni obris, otkrivajući samo nejasne konture smekšane valovima.

Sandrine ga je htjela ugrijati trljajući ga rukama, ali on ih je grubo odmaknuo. „Šta ova ženska hoće od mene?“, ponavljao je u sebi. „Neka me pusti. Neka se vrati kući, u svoju mesnicu, sa svojim ludim starim.“ Ali, ništa se tu nije moglo, ona je stajala ondje, pokraj njega, poput mačke litalice koja želi svoju porciju hrane. Nema veze. Uzeo ju je u naručje.

Majka mu je uništavala oči. Vidio je samo nju. Bio je nasuprot nje. I nju je uzeo u naručje. Čuo je kako joj srce snažno lupa u prsima. Suze su mu se stvarale na rubovima očiju. Nikad nije uzeo majku u naručje. Nikad nije mislio da će to jednoga dana učiniti. Njegove ruke nisu bile naviknute držati to malo skvrčeno tijelo, osjetiti kako mu ta kosa šiba lice, iznenaditi njezinu kožu. Dotada je majka bila oličenje blagosti, čvrsta točka, osoba koja je uvijek bila i bit će prisutna, zato što je bilo tako i nije moglo biti drukčije. Već nakon smrti njegova oca bio je iznenađen, posramljen, čak i uznemiren vidjevši kako lije suze. Za njega, ona nije mogla plakati, ne kao druge majke. Mogla je kuhati, koriti ga zbog

lui, elle ne pouvait pas pleurer, pas comme les autres mères. Elle pouvait faire la cuisine, le rudoyer à cause de son linge sale, lui faire des remarques sur le travail ou ses amis, s'inquiéter pour un rien, discuter avec les voisines, aller au Franprix, supporter la vie sans rien montrer, affronter les tracas de la vie. Elle pouvait faire tout cela, sans sourciller, parce qu'il l'avait toujours vue faire ainsi, mais elle ne pouvait pas déverser devant lui sur sa peau des copeaux de son cœur, comme un vulgaire personnage de série télé. Sa tristesse lui était inconnue. Sa tendresse, il la considérait comme une évidence pénible. Et là, sur son épaule, il l'avait vue pleurer, pour lui, seulement pour lui. Désormais et pour toujours son amour lui sautait aux yeux. Sa mère, enfin, il découvrait.

La nuit battait son plein. Le vent se faisait plus violent. Les vagues se déchaînaient face à leurs corps enlacés. Avec le revers de sa main, Sandrine tâchait de se protéger des giclées d'océan. Ils regardaient tous deux droit devant, la petite barque bouleversée, chavirant cent fois et cent fois se relevant.

Samir pensait à elle, de plus en plus fort. À tout ce qu'il ne lui avait pas dit, à son mépris involontaire, à sa ridicule distance. Il la voyait si forte, depuis son enfance, qu'il n'avait jamais éprouvé le besoin de lui dire autre chose que les banalités d'usage. Sa mère,

njegova prljavog veša, prigovarati zbog posla ili prijateljā, brinuti se za sitnicu, razgovarati sa susjedama, ići u dućan, podnositi život ništa ne pokazujući, suočavati se sa životnim nedaćama. Mogla je činiti sve to, a da ne trepne okom, jer ju je on oduvijek vidio da to čini, ali nije mogla na njegovu kožu samo tako istresti krhotine svoga srca, kao kakav vulgaran lik iz televizijske serije. Njezina tuga njemu je bila nepoznanica. Njezinu je nježnost smatrao mučnim dokazom. I ondje, na njegovu ramenu, vidio ju je kako plače, zbog njega, samo zbog njega. Od toga časa nadalje ta njezina ljubav bila mu je isuviše upadljiva. U konačnici, otkrivao je vlastitu majku.

Noć je bila sve dublja. Vjetar je jačao. Valovi su divljali pred njihovim zagrljenim tijelima. Sandrine se nadlanicom pokušavala zaštititi od prskanja oceana. Oboje su gledali ravno preda se, brodić se strahovito njihao, stoput se nagnjući i stoput uspravljajući.

Samir je sve više i više mislio na nju. Na sve ono što joj nije rekao, na svoj nenamjerni prezir, na svoju glupu distancu. Od rođenja je mislio da je tako snažna da nikad nije osjetio potrebu da joj kaže išta drugo osim uobičajenih banalnosti. Ugušio je svoju majku

il l'avait étouffée sous le poids d'une virilité obscène. Elle était devant lui, à mi-chemin de la lune et de ce petit bateau si fragile qui n'en pouvait plus de résister à la guerre que lui livrait l'océan. Son foulard scintillait sous les étoiles. Sa robe kabyle était une parure blanche, vidée de ses couleurs, qui la faisait ressembler à une fée ou à un ange.

Sandrine regardait la barque elle aussi, mais elle n'y voyait que le reflet raté de sa courte vide, de ses espoirs mort-nés, de son jardin en friche blotti contre une bâtisse mastoc abritant une boucherie, que ses copines raillaient en passant devant. Elle serrait la main de Samir, rêvant qu'il lui fasse l'amour, là, sur cette plage, devant l'océan noir, devant toute la ville qui l'envierait. Elle l'imaginait contre son cœur, haletant, sur le point de l'emmener là où elle n'irait jamais.

« Je vais sur la barque », lança-t-il en se levant brusquement. Ses yeux ne mentaient pas, le reste de son visage non plus. La lune en témoignait. Il avait l'air décidé, réfractaire à toute objection. Plus elle le fixait, plus elle comprenait qu'il le ferait vraiment, que ce n'était pas des paroles en l'air.

La barque était loin. À plusieurs dizaines de mètres. Samir était en train de retirer ses chaussures. Absurde précaution. Il y allait vraiment. Sandrine essayait de l'en

pod teretom svoje odurne mužskosti. Bila ispred njega, na pola puta do mjeseca i tog brodića tako krhkog da se više nije mogao odupirati borbi koju mu je nametao ocean. Njezin je šal blistao pod zvijezdama. Njezina je kabilska haljina bila bijeli ukras, lišena boja, zbog koje je nalikovala na vilu ili anđela.

I Sandrine je gledala brodić, ali ona je u njemu vidjela samo odraz svoga kratkog, promašenog života, svojih mrtvorodenih nadanja, svog neobrađenog vrta šćućurenog uz golemu zgradu u kojoj se nalazila mesnica, koju su njezine frendice ismijavale u prolazu. Stisnula je Samirovu ruku, maštajući da vode ljubav, tu, na toj plaži, pred crnim oceanom, pred čitavim gradom koji bi joj zavidio. Zamišljala ga je na svom srcu, zadihanog, kako je vodi onamo kamo nikada neće otići.

„Ja idem na brodić“, dobacio je on, naglo ustajući. Oči mu nisu lagale, a ni ostatak lica. Mjesec je bio svjedok. Izgledao je odlučno, neprijemčiv za prigovore. Što ga je više promatrala, više je uviđala da će to zaista učiniti, da to nisu prazne riječi.

Brodić je bio daleko. Nekoliko desetaka metara. Samir je skidao tenisice. Smiješne li mjere opreza. Stvarno je išao onamo. Sandrine ga je pokušala odvratiti, ali uzalud. Kretao se

dissuader, en vain. Il avançait vers l'eau grondante. Le vent était furieux. Elle marchait derrière lui, comme pour l'accompagner. Il ne répondait pas à ses mises en garde puérides. Sa mère était au bout, là-bas, tout près de la barque, il en était certain. Encore un effort et il pourrait la toucher, la regarder, l'embrasser. Encore un petit effort, quelques brasses, et il y serait. Il lui dirait tout ce qu'il aurait dû lui dire depuis bien longtemps. Il lui parlerait de la mort de son père, les yeux dans les yeux. Il lui dirait qu'il l'aimait et qu'il était désolé de s'être comporté comme un petit caïd stupide. Il la prendrait dans ses bras et ne les lâcherait plus jamais, cette petite femme et son foulard, sa mère.

Sandrine courait derrière lui. Il était déjà dans l'eau. Il avançait sans faiblir. L'eau lui arrivait aux mollets et elle continuait de lui remonter le corps. Il avançait, plus vite. Il ne voyait qu'elle, en face, tout près de la barque du pêcheur. « Elle n'est pas si loin, cette barque, pensait-il, allez, encore un effort, je peux y arriver. » Sandrine perçait la nuit à sa rencontre. Elle aussi avait de l'eau jusqu'aux mollets, mais lui en avait maintenant jusqu'au ventre. Elle essayait d'aller plus vite, pour le tirer et le ramener sur la rive. Elle pouvait y arriver. Elle lui criait de revenir, elle criait de toutes ses forces, elle appelait à l'aide et au secours, mais personne n'entendait jamais rien

prema zahučaloj vodi. Vjetar je bjesnio. Ona je išla za njim, kao da ga želi pratiti. Nije odgovarao na njezina djetinjasta upozorenja. Njegova je majka bila ondje, na kraju, sasvim blizu brodića, bio je uvjeren u to. Još malo truda i moći će je dodirnuti, pogledati, zagrliti. Još samo malo truda, nekoliko zamaha rukama i doći će do nje. Reći će joj sve ono što joj je odavno trebao reći. Govorit će joj o smrti svoga oca, oči u oči. Reći će joj da je voli i da mu je žao što se ponašao poput glupog klipana. Uzet će tu malu ženu, svoju majku, i njezin šal u naručje i nikada je više neće pustiti.

Sandrine je trčala za njim. Već je bio u vodi. Nepokolebljivo je napredovao. Voda mu je bila do listova i sve se više penjala po njegovu tijelu. On je pak išao sve brže. Vidio je samo nju, njezino lice, pokraj ribarskog brodića. „Brodić nije tako daleko“, mislio je, „hajde, još samo malo, mogu ja to.“ Sandrine se probijala kroz noć, idući prema njemu. I njoj je voda dolazila do listova, ali njemu je sada već bila do trbuha. Pokušala je ići brže, ne bi li ga povukla i vratila na obalu. Može ona to. Vikala mu je da se vrati, vikala je iz sve snage, zvala je upomoć, ali nitko nikada ništa nije čuo u njenom autističnom selu.

dans sa petite ville autiste.

La lune brillait de plus en plus. Le vent fouettait le visage de Samir. L'océan était glacial. Il renonça à marcher pour se jeter dans l'eau. « Nager, pensait-il, il faut nager. La petite barque n'est pas si loin. » Alors il se mit à nager. Le courant l'emportait. Sandrine était toujours derrière. Elle nageait elle aussi. Elle essayait de maintenir sa trajectoire et de le surveiller en même temps, mais il avait plusieurs longueurs d'avance. Il nageait comme un fou, il se rapprochait de la barque, malgré le vent et l'eau glaciale, les vagues de plus en plus hautes. La lune le guidait, et surtout Dieu, il en était sûr. Bientôt, il étreindrait sa mère.

Lorsque le bout de son doigt toucha la barque, il n'avait plus de forces. L'embarcation virevoltait dans tous les sens et il essaya vingt fois de s'y hisser, en vain. Ses membres paralysés, il ne pouvait que s'accrocher à la proue, mollement, et se laisser balloter. Ses yeux se fermaient peu à peu. Sa bouche entrouverte peinait à exhiler, spasmodiquement, quelques bribes incompréhensibles.

Soudain, Sandrine arriva derrière lui, à peine moins exsangue. Elle s'agrippa au rebord et l'encouragea à grimper. Il ne réagit pas. Alors elle se hissa elle-même par-dessus la coque et le tira aussi fort qu'elle le pouvait. Il

Mjesec je sve jače sjao. Vjetar je bičevao Samirovo lice. Ocean je bio leden. Odustao je od hodanja pa se bacio u vodu. „Plivati“, mislio je, „treba plivati. Brodić nije tako daleko.“ Pa je počeo plivati. Struja ga je nosila. Sandrine je i dalje bila iza njega. I ona je plivala. Pokušavala je slijediti njegovu putanju i istovremeno ga nadgledati, ali on je imao više dužina prednosti. Plivao je kao lud, približavao se brodiću, unatoč vjetru i ledenoj vodi, i sve višim valovima. Mjesec ga je vodio, a naročito Bog, u to je bio siguran. Uskoro će zagrliti majku.

Kada je vrh njegova prsta dodirnuo brod, više nije imao snage. Brodić se vrtio u svim smjerovima i on se dvadeset puta pokušao podići, ali uzalud. Udovi su mu bili paralizirani, pa se mogao samo mlitavo držati za pramac i pustiti da ga voda nosi amo-tamo. Oči su mu se polako sklapale. Njegova poluotvorena usta jedva su u grčevima protisnula nekoliko nerazumljivih zvukova.

Odjednom je Sandrine došla iza njega, nezatno manje iscrpljena. Uхватила se za rub brodića i ohrabrila ga da se popne. Nije reagirao. Zatim se ona podignula preko ruba i povukla ga koliko je god mogla. Uspio je

<p>parvint à rassembler ses dernières forces pour suivre son mouvement.</p> <p>L'océan se déchaînait autour d'eux. Ils se collaient l'un à l'autre, au fond de la barque, pour tenter de se réchauffer. Avec ses mains, Sandrine frictionnait les siennes. Samir tremblait. Ses lèvres viraient au noir. La blancheur de la lune dégoulinait sur son visage. Il était blafard. Ses yeux entrouverts ne laissaient échapper qu'un étroit regard, plein de peur et de fatigue. Dans un dernier effort, il demanda à Sandrine si elle voulait bien partir.</p> <p>« Partir où ? dit-elle en claquant des dents. On peut aller nulle part maintenant. Faut qu'on attende le matin. »</p> <p>Samir tourna lentement sa tête de l'autre côté, vers le large. Les vagues s'écrasaient contre la barque, le faisant tanguer dangereusement. Il agita fébrilement la main à la recherche d'une prise pour se relever un peu et toucha une corde. Il la tira mais elle ne céda pas. Sandrine se rapprocha pour voir ce qu'il faisait et réalisa que c'était la corde de l'ancre. Samir ne pouvait plus parler mais il avait compris lui aussi. Il fit signe à Sandrine de l'aider à la faire céder.</p> <p>« Non, dit-elle d'abord. On va mourir. »</p> <p>Samir la dévisagea. Aucune de ses paroles ne pouvait plus s'échapper de sa bouche congestionnée. Il ne pouvait que la regarder et se servir de ses yeux noirs pour lui</p>	<p>skupiti zadnje atome snage i slijediti njezine pokrete.</p> <p>Oko njih ocean je divljao. Priljubili su se jedno uz drugo, u dnu brodića, kako bi se pokušali ugrijati. Sandrine je svojim rukama trljala njegove. Samir se tresao. Usne su mu postajale crne. Mjesečeva se bjelina cijedila niz njegovo lice. Bio je blijed. Kroz poluzatvorene oči pogled mu je bio uzak, pun straha i umora. Posljednjim je snagama pitao Sandrine bi li htjela otići.</p> <p>„Otići kamo?“, pitala je, cvokoćući zubima. „Sada ne možemo nikamo. Moramo čekati jutro.“</p> <p>Samir je polako okrenuo glavu na drugu stranu, prema pučini. Valovi su se lomili o brodić, opasno ga zanoseći. Grozničavo je zamahnuo rukom u potrazi za osloncem kako bi se malo podignuo i dodirnuo je neko uže. Povukao ga je, ali ono nije popustilo. Sandrine se približila da vidi što on to radi i shvatila je da je to sidreno uže. Samir više nije mogao govoriti, ali je i on shvatio. Dao je znak Sandrine da mu ga pomogne otpustiti.</p> <p>- Ne – rekla je u prvi čas. – Umrijet ćemo.</p> <p>Samir ju je odmjerio. Nijedna riječ više nije mogla izići iz njegovih nabreklih usta. Mogao ju je samo gledati i svojim crnim očima</p>
---	--

<p>dire ce qu'il voulait. Sandrine avait bien compris. Elle avait peur.</p> <p>Les yeux de Samir finirent par se fermer. Sa conscience dessinait à gros traits le visage de sa mère, au loin, vers le large. Elle flottait sur l'eau, entre la lune et les étoiles. Elle attendait qu'il vienne la rejoindre. Elle avait ôté son foulard et dénoué ses cheveux. Elle l'implorait de venir vers elle. Il n'avait pas le choix.</p> <p>« S'il te plaît, partons », lança-t-il à Sandrine dans un ultime souffle.</p> <p>Alors, la corde dans ses mains, elle tira de toutes ses forces jusqu'à ce que l'ancre se détache, et la barque fila comme un éclair en direction du large. Ils blottirent leurs deux corps osseux l'un contre l'autre, au fond de la coque, et se laissèrent prendre par le courant.</p>	<p>reći joj što želi. Sandrine je itekako razumjela. Bilo ju je strah.</p> <p>Samirove su se oči na kraju zatvorile. Njegova je svijest velikim potezima iscrtavala majčino lice, u daljini, prema pučini. Lebdjela je nad vodom, između mjeseca i zvijezda. Čekala je da joj se on pridruži. Skinula je maramu i raspustila kosu. Preklinjala ga je da dođe k njoj. Nije imao izbora.</p> <p>- Molim te, krenimo – dobacio je Sandrine posljednjim dahom.</p> <p>Onda je ona, s užem u rukama, svom snagom krenula povlačiti sve dok sidro nije popustilo i brodić je poput munje jurnuo prema pučini. Stisnuli su svoja koščata tijela jedno uz drugo, u dnu brodića, i pustili da ih nosi struja.</p>
--	--

4. ANALYSE

Après avoir effectué la traduction de la nouvelle *Vagues à l'âme*, il reste encore de réfléchir aux mots, phrases et procédés choisis, mais aussi aux problèmes que nous avons rencontrés en traduisant l'œuvre. L'analyse critique est indispensable pour qu'un traducteur puisse revenir aux choix qu'il a faits et pour pouvoir détecter, potentiellement, les erreurs qu'il a commises. Afin d'analyser notre traduction, nous avons recouru à la pensée d'Antoine Berman, traducteur et auteur des textes indispensables à la pratique traductologique. Berman ne nous donne pas une théorie de la traduction, mais plutôt une réflexion et il propose de substituer le couple théorie/ pratique par réflexion/ expérience. « La traduction est une expérience qui peut s'ouvrir et se (re)saisir dans la réflexion » (1999 : 16). C'est pourquoi réfléchir sur son propre travail traductif est vital pour être un bon traducteur.

4.1. Les tendances déformantes d'Antoine Berman

Dans son œuvre *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999) Berman fait une critique de la pratique traductive occidentale traditionnelle, définie comme ethnocentrique, hypertextuelle et platonicienne qui occulte « une essence plus profonde » (1999 : 26) qui est, par contre, éthique, poétique et pensante. Ce type de traduction, bien établi dans le monde occidental, est considéré comme norme par la majorité des traducteurs. Berman définit la notion *ethnocentrique* de la manière suivante : « qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs » (1999 : 29) et *hypertextuel* : « tout texte s'engendrant par imitation, parodie, pastiche, adaptation, plagiat, ou tout autre espèce de transformation formelle, à partir d'un autre texte déjà existant » (1999 : 29). Il reproche aux traducteurs l'embellissement et l'adaptation de la culture de l'Étranger à leur propre culture et à leur public pour que les lecteurs ne sentent pas l'étrangeté d'une œuvre. Pour mettre fin à la pensée occidentale dominante de la traduction, il a fait une analyse de la traduction en énumérant treize tendances déformantes auxquelles les traducteurs devraient prêter attention et sur lesquelles nous nous appuyerons en analysant notre traduction.

Au lieu de se focaliser sur le sens auquel la pratique traductive occidentale donne l'importance majeure, Berman met l'accent sur la lettre de l'œuvre originale, en expliquant que la lettre est la chose essentielle que le traducteur devrait saisir et transmettre. Pour lui, l'« attention portée au jeu des signifiants » (1999 : 14) est d'une très grande importance dans la

traduction. Il est nécessaire de souligner qu'il n'y fait pas référence au mot ni à la traduction mot-à-mot, mais plutôt à la fidélité à la lettre originale car, en cherchant le sens et les équivalents dans la langue d'arrivée, le traducteur efface le sens et l'étrangeté du texte de départ, prive la traduction de l'originalité et refuse « de faire de la langue traduisante l'auberge du lointain » (1999 : 15). Ce sont les procédés qui détruisent toute traduction d'une manière « subtile » où elle peut paraître bonne à première vue mais, en l'étudiant à fond, les traducteurs peuvent neutraliser leurs erreurs et devenir conscients de ces procédés qui remanient légèrement mais visiblement l'œuvre originale et ce sont : la rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement et la vulgarisation, l'appauvrissement qualitatif, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des rythmes, la destruction des réseaux signifiants sous-jacents, la destruction des systématismes textuels, la destruction (ou l'exotisation) des réseaux langagiers vernaculaires, la destruction des locutions et idiotismes et l'effacement des superpositions de langues.

Il faut souligner que nous n'utiliserons pas toutes les tendances dans notre analyse car quelques-unes coïncident, comme c'est le cas avec l'homogénéisation qui inclut la majorité des tendances énumérées, mais il y a aussi quelques-unes auxquelles, nous le croyons, nous n'avons pas recouru, et ce sont : l'allongement, la destruction des réseaux signifiants sous-jacents et l'effacement des superpositions de langues.

4.1.1. Rationalisation

La première tendance déformante concerne le niveau syntaxique de l'œuvre. Elle « recompose les phrases et séquences de phrases de manière à les arranger selon une certaine idée de l'ordre d'un discours » (1999 : 53). Chaque auteur a sa propre manière d'écrire qui diffère du discours qui possède une logique linéaire, et, par contre, la rationalisation efface les structures telles que les phrases nominales, les phrases incisives, les phrases longues, les répétitions, les participes, etc. pour introduire la linéarité discursive (1999 : 53). Berman met le signe d'égalité entre la rationalisation et la généralisation/ l'abstraction. Or, la littérature est dirigée vers le concret et non pas vers l'abstrait, et la rationalisation inverse ce processus. Il ne s'agit pas seulement d'arranger linéairement des phrases, mais aussi, par exemple, de traduire des verbes

par des substantifs ou par des adverbes ou même de choisir, entre deux substantifs, le plus général.

Dans notre traduction, nous avons repéré quelques exemples de la rationalisation dus aux différences grammatico-syntaxiques entre les langues croate et française, puisque la langue croate ne supporte pas les participes dans les phrases incises ou infinitives. Dans d'autres exemples, nous avons ressenti la nécessité d'ajouter les mots pour rendre la phrase française plus compréhensible pour les lecteurs croates.

Original	Traduction
Au bout d'un moment, gavé de voir affluer chez lui , les bras chargés de plaintes, toutes les imposantes voisines de la tour et leurs connaissances de la cité, il s'était enfermé dans sa chambre [...].	Nakon nekog vremena iscrpilo ga je gledati kako k njemu nahrupljuju , s rukama punim jadikovki, sve napasne susjede iz zgrade i poznanici iz kvarta, pa se zatvorio u sobu [...].
Sandrine, une occasion comme ça , une fille qui voulait l'attirer jusqu'à chez elle, c'était un coup de chance, un truc incroyable [...].	Ovo sa Sandrine, curom koja ga je htjela odvesti k sebi doma, bila je prava prilika , puka sreća, nevjerojatna stvar [...].
Il scrutait le large, sans faiblir [...].	Promatrao je pučinu, netremice [...].
Samir ne lui répondit pas. Inutile .	Samir joj nije odgovorio. Nije bilo potrebno .

4.1.2. Clarification

La clarification est une des conséquences de la première tendance, mais, à la différence de la rationalisation qui touche et modifie le niveau syntaxique, celle-ci concerne plutôt la clarté des mots utilisés dans la traduction. « Là où l'original se meut sans problème (et avec une nécessité propre) dans l'indéfini, la clarification tend à imposer du défini » (1999 : 53). Il s'agit de rendre les mots ou les phrases plus clairs qu'ils ne le sont dans l'original. Berman remarque que l'explicitation est propre à toute traduction au sens où elle expose quelque chose qui n'était pas clair ou évident dans l'original, mais elle peut aussi avoir l'effet négatif quand elle rend clair ce qui ne voulait pas l'être dans l'œuvre originale. Si le traducteur complète les phrases de

l'auteur, qu'il fait un passage de la polysémie à la monosémie ou qu'il traduit en paraphrasant ou en expliquant des phrases, cela entre aussi dans la sphère de la clarification.

Bien sûr, la langue française et la langue croate ne coïncident pas et il y a des mots enracinés dans une culture ou une langue appelés *realia*. Ces mots ne peuvent pas être transmis littéralement dans une autre culture ou langue, mais ils doivent être adaptés parce qu'ils ne possèdent pas des équivalents dans la langue d'arrivée. C'est pourquoi nous avons décidé d'expliquer ces mots au lecteur croate afin d'éviter les notes inutiles en bas de page.

Original	Traduction
Il l'avait laissée derrière lui, loin derrière, à des centaines de kilomètres, dans son minuscule appartement de sa cité de banlieue, à quelques stations de RER de la grande, très grande, immense ville [...].	Ostavio ju je iza sebe, daleko iza, na stotine kilometara, u njezinu malom stanu u predgrađu, udaljenom nekoliko stanica lokalnog RER vlaka od velikog, jako velikog, ogromnog grada [...].
Sérieux tu sais vraiment pas comment c'est une cité toi !	Ti stvarno nemaš pojma što je kvart na periferiji!

Selon *Larousse*, la *cité* est : « agglomération formant un ensemble homogène, une unité historique, architecturale, etc. » ou « nom donné à des ensembles d'immeubles, de maisons formant un tout homogène ou ayant une même destination »¹⁵. D'après cette définition, nous pouvons voir que nous aurions pu facilement traduire *cité* par *grad* ou *kvart* sans ajouter *na periferiji*. Quand même, nous avons estimé qu'il était important de le mentionner puisque Samir vient d'expliquer à Sandrine à quoi ressemble une cité dans la banlieue parisienne.

4.1.3. Allongement

L'allongement s'impose logiquement comme la conséquence des deux tendances précédentes car toute traduction est plus longue que l'œuvre originale. Comme le traducteur « définit » et explicite ce qui reste indéfini et implicite dans l'original, il est naturel que la traduction soit plus longue à cause de l'explication des phrases. Bien que le traducteur puisse

¹⁵ Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/cit%20a9/16229?q=cit%20a9%22%20%2216094>.

croire qu'il clarifie le texte traduit, Berman souligne que « l'ajout n'ajoute rien » et que les explications « rendent peut-être l'œuvre plus claire, mais obscurcissent en fait son mode propre de clarté » (1999 : 56). L'allongement dérange le rythme de l'original en le rendant plus long et lourd.

Bien que Berman observe que les deux premières tendances rendent obligatoirement un texte plus long dans toute traduction, cela n'est pas le cas avec notre traduction qui est visiblement plus courte que l'original à cause des différences entre deux langues, comme par exemple les articles, l'interrogation, les phrases incises dans la langue française, etc. Pour cette raison, même si parfois nous avons recouru à la clarification et la rationalisation de l'original, nous n'avons pu trouver des exemples systématiques de l'allongement.

4.1.4. Ennoblement

La quatrième tendance est l'ennoblement avec, pour meilleur exemple, « les belles infidèles », où les traducteurs français adaptaient les textes originaux pour qu'ils soient agréables à lire. Le nom même de cette tendance implique qu'il s'agit de rendre la traduction plus belle que l'original et que l'esthétique complète « la logique de la rationalisation » (1999 : 57). Berman mentionne que l'ennoblement est donc une réécriture élégante et stylisante pour laquelle l'œuvre originale est seulement la base, et qui « anéantit simultanément la richesse orale et la dimension polylogique informelle de la prose » (1999 : 57).

Par crainte d'être trop vulgaires, nous avons recouru à la « stylisation » de l'original. En voici deux exemples :

Original	Traduction
Ah ouais ? Mon cul !	Misliš? Malo sutra!
Alors lui aussi s'était habitué à dire mektoub dès qu'un truc déconnait. Et il en avait craché des mektoub dans sa vie !	Pa se i on naviknuo reći <i>mektub</i> čim bi se nešto sjeballo. A bogme se naizgovarao mektubova u svom životu!

Si nous avons traduit littéralement le premier exemple, cela n'aurait pas produit le même effet chez le lecteur croate, et quand même, notre traduction *malo sutra* reste dans la sphère de la

langue familière. La traduction croate du verbe *cracher* serait *pljunuti* ou *ispljunuti*. Vu que ce choix aurait paru étonnant dans la traduction, nous avons choisi d'adapter le verbe français.

4.1.5. Appauvrissement qualitatif

Berman définit cette tendance comme :

« Le remplacement des termes, expressions, tournures, etc., de l'original par des termes, expressions, tournures, n'ayant ni leur richesse sonore, ni leur richesse signifiante ou – mieux – *iconique* » (1999 : 58).

Un terme qui est sonore dans une langue ne doit pas nécessairement avoir son équivalent tout aussi sonore dans la langue d'arrivée et, même si le traducteur transmet proprement le sens de ce terme, il perd la richesse ou la sonorité du mot original.

Nous avons trouvé un exemple qui est, selon nous, d'une importance majeure pour l'œuvre et c'est le substantif *mer*, mentionné dans la toute première phrase. C'est l'homonyme du mot *mère* et ce « jeu de mots », dont le lecteur français se rend compte en lisant la nouvelle, est très important pour comprendre l'œuvre dans sa totalité. Cependant, nous n'avons pas pu trouver une solution pour conserver cette connotation et nous avons dû passer de la polysémie à la monosémie mais, pour avertir le lecteur croate de l'importance de ce mot, nous avons recouru à la note en bas de page.

Original	Traduction
Samir était assis en tailleur devant la mer .	Samir je sjedio prekrizhenih nogu ispred mora . ¹⁶

4.1.6. Appauvrissement quantitatif

La sixième tendance est bien définie comme la « déperdition lexicale » (1999 : 59). Là où l'auteur de l'original utilise pour un signifié plusieurs signifiants, le traducteur remplace tous les signifiants avec un seul signifiant et de cette manière il les simplifie et uniformise tous. Cette tendance touche le niveau lexical de l'œuvre. Berman établit une connexion entre l'allongement et l'appauvrissement quantitatif en constatant qu'en ajoutant des termes, « l'allongement sert souvent à masquer la déperdition quantitative » (1999 : 60).

¹⁶ Francuska imenica *mer*, *more*, istožvučnica je s imenicom *mère*, odnosno majka (nap. prev.).

Nous avons trouvé deux exemples de déperdition : l'original propose deux locutions verbales distinctes que nous avons traduites par le même verbe.

Original	Traduction
Depuis que son père était mort, elle n'arrêtait pas de lui prendre la tête , avec le travail, avec l'avenir, avec le mariage même.	Otkako mu je umro otac, nije ga prestala gnjaviti , s poslom, s budućnošću, čak i s brakom.
Non, je t'ai déjà tout dit. Casse pas les couilles .	Neću, već sam ti sve rekao. Nemoj me gnjaviti .

4.1.7. Homogénéisation

« Elle consiste à unifier sur tous les plans le tissu de l'original, alors que celui-ci est originellement hétérogène » (1999 : 60). Selon Berman, c'est le résultat de toutes les tendances précédentes. En fait, cette tendance réunit presque toutes les tendances déformantes parce que le traducteur « peigne » l'œuvre originale sur tous les niveaux de la langue (syntaxique, lexicale, morphologique, etc.) et elle « plonge profondément ses racines dans l'être du traducteur » (1999 : 60).

4.1.8. Destruction des rythmes

Bien que la notion de rythme soit reliée à la poésie, elle est tout aussi importante pour la prose. Berman souligne que, puisque les œuvres prosaïques sont en mouvement à cause de leur rythmique, il est difficile de détruire ce rythme. C'est pourquoi même une œuvre mal traduite peut sembler avoir du rythme. Quand même, il affirme que « la déformation affecte considérablement la rythmique, par exemple en s'attaquant à la ponctuation » (1999 : 61). En morcelant les phrases ou en les allongeant, en ajoutant des signes de ponctuation, le traducteur détruit le rythme de l'original.

Après cette observation nous nous sommes lancée dans la recherche et le comptage des virgules dans notre traduction.

Original	Traduction
Le ciel était très bleu et le soleil un peu pâle.	Nebo je bilo veoma plavo, a sunce bljedunjavo.
Ses yeux ne lâchaient pas le large, ni la barque qui barrait un morceau d'horizon.	Nije iz vida ispuštao pučinu ni brodić koji je zaklanjao komadić horizonta.
Ils contemplaient l'océan en déversant sur sa chair de violentes traces d'amertume.	Promatralo su ocean, izljevajući po njegovoj koži žestoke tragove gorčine.
Sa mère avait maudit le monde entier en même temps que le chef de chantier, un petit type balafre et renfrogné, avec une casquette enfoncée sur la tête [...].	Njegova je majka proklela čitav svijet zajedno s predradnikom gradilišta, niskim, namrštenim tipom s ožiljkom i šiltericom nabijenom na glavu [...].
Safia avait pleuré toutes les larmes de son corps et Samir avait beau être là, tout près d'elle, il n'avait rien fait pour la soulager, la rassurer, la reconforter.	Safia je isplakala sve suze iz tijela, a Samir, iako je bio ondje, uz nju, ništa nije učinio da joj olakša, da je umiri, da je utješi.
[...] qui surlignait son regard vide d'un long trait noir.	[...] koja je svojom dugom, crnom linijom naglašavala njegov prazan pogled.

Nous pouvons noter que les virgules ajoutées dans la traduction étaient nécessaires à cause des règles croates de la ponctuation. Après avoir consulté le manuel d'orthographe croate *pravopis.hr*¹⁷, nous avons constaté que les virgules étaient obligatoires dans les exemples mentionnés ci-dessus. Par exemple, là où le français présente la construction *adjectif substantif adjectif*, le croate impose la structure *adjectif adjectif substantif*, la virgule y étant obligatoire selon *pravopis.hr*, qui dit que, s'il y a plusieurs adjectifs et qu'ils se réfèrent directement, mais indépendamment à un substantif, il faut mettre la virgule. Quant au troisième exemple, *pravopis.hr* mentionne que les subordonnées formées par le participe passé ou présent ou bien par le gérondif ont besoin d'une virgule devant. Pour théoriser le premier, le second et le cinquième exemple, il faut voir de quel type de proposition il s'agit. Bien que la conjonction *et* de la première phrase marque la coordination en français, dans la version croate la conjonction *a* exprime l'opposition et, selon les règles croates, on doit mettre obligatoirement la virgule devant

¹⁷ <http://pravopis.hr/pravilo/zarez/60/>

a. La deuxième proposition avec la conjonction *ni* ne requiert pas de virgule selon *pravopis.hr*. La phrase incise dans le troisième exemple (« et Samir avait beau être là ») a besoin d'une virgule dans la traduction. Aussi la conjonction *et* se transforme-t-elle, comme dans l'exemple mentionné ci-dessus, en *a*.

4.1.9. Destruction des réseaux signifiants sous-jacents

La neuvième tendance consiste à détruire les signifiants implicites du texte. Toute œuvre a un texte sous-jacent sous la surface qui n'est pas évident après une première lecture où « les signifiants clefs se répondent et s'enchaînent » (1999 : 61). Selon Berman, c'est précisément ce texte sous-jacent qui joue le rôle rythmique dans une œuvre. Il l'explique comme les mots qui « forment, ne fût-ce que par leur ressemblance ou leur mode de visée, un réseau spécifique » (1999 : 61).

4.1.10. Destruction des systématismes

Cette tendance se trouve à un niveau plus « élevé » que la tendance précédente, car elle concerne le type des phrases et des constructions d'une œuvre. Les temps verbaux utilisés ou les phrases subordonnées n'en sont qu'un exemple. Berman souligne que « rationalisation, clarification et allongement détruisent ce système en y introduisant des éléments que, par essence, il exclut » (1999 : 63).

Les règles d'utilisation des temps verbaux français et des temps verbaux croates diffèrent beaucoup et c'est pour cette raison nous avons dû adapter le schème verbal. Dans l'original, l'auteur utilise l'imparfait de l'indicatif, le passé composé, le passé simple et le plus-que-parfait. Cependant, le passé simple, l'imparfait et le plus-que-parfait sont rarement utilisés dans la langue croate ; on trouve des exemples dans la littérature contemporaine, mais dans la langue orale pas du tout. Dans la traduction, nous avons utilisé seulement le passé composé ou *perfekt* qui a deux aspects en croate : perfectif et imperfectif. Là où l'auteur a utilisé l'imparfait, nous avons opté pour l'aspect imperfectif du *perfekt*, qui a à peu près la même valeur que l'imparfait français :

Original	Traduction
L'océan allait et venait sans fureur. Il	Ocean se bez bijesa gibao amo-tamo.

caressait la grève mélodieusement.	Blagozvučno je milovao žal.
---	------------------------------------

Quant aux phrases françaises où l'auteur utilise le plus-que-parfait, nous les avons traduites par le *perfekt* perfectif :

Original	Traduction
Il l' avait laissée derrière lui, loin derrière [...].	Ostavio ju je iza sebe, daleko iza [...].
Elle avait perdu son mari, le père de Samir donc, quelques mois auparavant.	Izgubila je muža, Samirova oca, nekoliko mjeseci prije.

Pour traduire le passé simple, nous avons également utilisé le *perfekt* perfectif :

Original	Traduction
Samir chercha le regard de son père, mais il ne vit que de minuscules billes coincées dans leurs orbites, sans expression, ternies par la fatigue.	Samir je potražio očev pogled, ali vidio je samo sićušne špekule zaglavljene u očnim šupljinama, beizražajne, ugasle od umora.
Soudain des larmes coulèrent sur ses joues.	Odjednom su mu suze potekle niz obraze.

Nous avons trouvé quelques autres exemples intéressants qui méritent d'être mentionnés. Parfois, au lieu de traduire l'imparfait français par le *perfekt* imperfectif, nous avons choisi de le traduire par le *perfekt* perfectif parce qu'il convenait mieux à la « sonorité » de la langue croate et que, pour les descriptions, la langue française recourt régulièrement à l'imparfait, tandis que dans la langue croate on peut choisir entre le *perfekt* perfectif ou imperfectif. Cette fois-ci, nous avons opté pour le *perfekt* perfectif.

Original	Traduction
Samir enfonçait ses mains dans le sable frais, pas profondément, mais assez pour sentir l'eau lui ramollir la peau et le bout des ongles.	Samir je zario ruke u svjež pijesak, ne duboko, ali dovoljno da osjeti kako mu voda omekšava kožu i vrhove prstiju.

Il étendait ses pieds nus et noueux droit devant lui.	Ispružio je gola i čvornata stopala ravno ispred sebe.
--	---

Indiscutablement, ces choix mènent à l’homogénéisation du texte qui ne voulait pas être homogène ou « simplifié », mais nous croyons que, pour que le texte croate puisse fonctionner, ces décisions étaient nécessaires à cause de la fonction archaïsante du passé simple, le plus-que-parfait et l’imparfait croate.

4.1.11. Destruction ou exotisation des réseaux langagiers vernaculaires

Berman met l’accent sur cette tendance puisque « toute grande prose entretient des rapports étroits avec les langues vernaculaires » (1999 : 63). Les langues vernaculaires, à la différence de la langue véhiculaire, ou la langue standard, montrent la richesse d’une œuvre car « la langue vernaculaire est par essence plus corporelle, plus iconique que la koinè, la langue cultivée » (1999 : 64). L’effacement des langues vernaculaires mène à l’uniformisation et à l’homogénéisation du langage de l’œuvre. Berman mentionne seulement quelques exemples comme l’effacement des diminutifs, le remplacement des verbes actifs par les verbes « expliqués » avec substantifs, le remplacement des mots vernaculaires (p. ex. *porteño* se transforme en *habitant de Buenos Aires*), etc. Cela a pour conséquence la perte de la sonorité de l’œuvre originale. Quand même, Berman dit qu’en « exotisant » les termes vernaculaires, on peut les conserver, par exemple, en les mettant en italique, car la traduction d’un vernaculaire par un autre vernaculaire n’est pas possible, elle se produit seulement au niveau de la langue standard. « Une telle exotisation, qui rend l’étranger du dehors par celui du dedans, n’aboutit qu’à ridiculiser l’original » (1999 : 64).

La langue vernaculaire, qui est plus sonore que la langue véhiculaire, devrait être transmise dans la traduction. Quand même, nous avons trouvé un exemple où ce n’était pas le cas avec notre traduction :

Original	Traduction
Le repas était chaud et servi. Les assiettes débordaient de loubia . Il adorait cette mixture	Jelo je bilo toplo i posluženo. Tanjuri prepuni variva . Obožavao je mješavinu bijelog graha i

faite de haricots blancs et de mouton baignant dans la sauce rouge.	ovčetine koja se kupala u crvenom umaku.
---	--

Comme on peut le voir, nous avons traduit *loubia*, signifiant le plat d'origine maghrébine fait de haricots, par *varivo* parce que, si nous l'avions traduit par *grah*, cela aurait été redondant, et si nous avons utilisé la manière descriptive, comme par exemple *tipično magrepsko jelo*, cela aurait rompu le rythme de la phrase en l'allongeant. À cause de cela nous avons opté pour la généralisation, en proposant un terme qui signifie *ragoût*.

Cependant, il nous paraissait important de prendre en compte la pensée d'Antoine Berman qui considère que, pour ne pas perdre les langues vernaculaires de l'original, il faut les mettre, par exemple, en italique. Nous croyons avoir conservé la langue vernaculaire, c'est-à-dire l'arabe de la mère de Samir, afin de garder l'ambiance originale dans la traduction, et afin que le lecteur croate puisse rencontrer certains mots arabes qui, en l'occurrence, sont mis en évidence et accompagnés de notes en bas de page.

Original	Traduction
Non, il ne le dirait plus, Wallah , c'était pour ça qu'il s'était tiré de son trou à rats, malgré sa mère.	Ne, neće to više govoriti, Wallah ¹⁸ , upravo zato je i otišao iz one svoje rupčage, bez obzira na majku.
« Mektoub ! » lançait d'habitude sa mère quand un malheur survenait. Alors lui s'était aussi habitué à dire mektoub dès qu'un truc déconnait. Et il en avait craché des mektoub dans sa vie ! D'ailleurs, il en avait ras le bol, maintenant, de dire mektoub .	„ Mektub! “ ¹⁹ , obično bi uzviknula njegova majka kad bi se dogodila kakva nezgoda. Pa se i on naviknuo reći <i>mektub</i> čim bi se nešto sjeballo. A bogme se naizgovarao <i>mektubova</i> u životu! Uostalom, već mu je bio pun kufer tih <i>mektubova</i> .
« Ya ouldi, ya ouldi (Mon fils, mon fils), où tu es ? Réponds-moi », implorait sa mère dans le vide du HLM.	„ Ya ouldi, ya ouldi “ ²⁰ , gdje si? Odgovori mi“, preklinjala je njegova majka u svom praznom državnom stanu.

¹⁸ „Pobogu“ (nap. prev.).

¹⁹ „Tako je zapisano“, odnosno „Božja volja“ (nap. prev.).

²⁰ „Sine moj, sine moj“ (nap. prev.).

4.1.12. Destruction des locutions

La pénultième tendance est assez claire et évidente déjà par son titre. « La prose abonde en images, locutions, tournures, proverbes, etc., qui relèvent en partie du vernaculaire » (1999 : 65). La majorité de ces locutions ont un équivalent dans la langue d'arrivée. Cependant, Berman condamne l'utilisation des équivalents dans le processus de la traduction car :

« [...] remplacer un idiotisme par son équivalent est un ethnocentrisme qui, répété à grande échelle, aboutirait à cette absurdité que [...] les personnages s'exprimeraient avec des images françaises » (1999 : 65).

Nous avons trouvé plusieurs exemples où nous avons dû recourir à la destruction des locutions françaises à cause de l'incompréhension dans la version croate. En voici les exemples:

Original	Traduction
Il s'est tiré, direct, sur un coup de tête , comme une fusée.	Otišao je, samo tako, bez razmišljanja , poput rakete.
Non, il ne le dirait plus, Wallah, c'était pour ça qu'il s'était tiré de son trou à rats , malgré sa mère.	Ne, neće to više govoriti, <i>Wallah</i> , upravo zato je i otišao iz one svoje rupčage , bez obzira na majku.
T'as qu'imaginer un endroit où t'as que du béton, partout, où que tu mettes ton nez .	Samo zamisli mjesto gdje je svud oko tebe beton, kamo god da zaviriš .

Bien que l'image de l'original se perde, si nous l'avons traduit littéralement, cela aurait paru incompréhensible au public croate.

4.1.13. Effacement des superpositions de langues

Selon Berman, la superposition est présente dans la prose de deux manières : « des dialectes coexistent avec une koinê, plusieurs koinai coexistent » (1999 : 66). Pour un traducteur, cette tendance est peut-être la plus « difficile » à dépasser parce qu'il résulte presque impossible d'adapter et d'intégrer plusieurs vernaculaires dans la langue d'arrivée sans que le texte paraisse incohérent et peu compréhensible.

4.2. Analyse de quelques autres particularités du texte

Après avoir analysé notre traduction de *Vagues à l'âme* selon les tendances déformantes d'Antoine Berman, il nous semble nécessaire d'aborder quelques autres particularités du texte concernant le parler spécifique des jeunes de la banlieue, incarné dans les deux personnages jeunes, Samir et Sandrine.

4.2.1. Argot

Original	Traduction
Y a mon daron qui est mort y a pas longtemps et ma mère supporte pas le choc.	Stari mi je nedavno umro, a mama ne podnosi šok.
Je suis pas venu jusqu'ici pour me taper une meuf .	Nisam došao dovdje zato da kresnem žensku .

Étant donné que l'argot est utilisé tant en Croatie qu'en France chez les jeunes, nous l'avons rendu par les mots croates *stari* et *kresnuti žensku*, eux-mêmes appartenant au parler familial et argotique.

4.2.2. Verlan

Original	Traduction
Pourquoi ? T'es fou toi ! - Laisse béton .	Zašto? Ti si lud! - Zaboravi .
C'est pas une belle meuf , alors qu'est-ce qu'elle fout là ?	Nije baš neka riba , kog vraga hoće?

Ces exemples illustrent bien un trait important de la littérature de banlieue : le verlan. Au lieu de dire *laisse tomber*, on inverse les deux syllabes du mot et on obtient *béton*. Ce procédé est caractéristique du langage des jeunes provenant des banlieues françaises et ainsi des personnages de *Vagues à l'âme*. Puisque ces deux exemples auraient été les seuls mots verlanisés dans la traduction, nous les avons traduits par les mots croates *riba* et *zaboravi* qui ne sont pas

verlanisés, mais qui, quand même, appartiennent au parler familier des jeunes. Une autre possibilité aurait pu être de traduire *laisse béton* par *stipu*, verlan croate du verbe *pusti*.

4.2.3. Perte de voyelles dans les pronoms personnels

La perte de certaines voyelles est présente tout au long de l'œuvre, où le pronom *je* devient *j'* et *tu* devient *t'*, même si le verbe commence par une consonne.

Original	Traduction
Moi j'habite pas à Paris, j'te dis, j'habite à côté, en banlieue quoi.	Ja ne živim u Parizu, kažem ti, živim pokraj, u predgrađu.
J'connais pas la banlieue non plus, c'est comment ?	Ne poznajem ni predgrađe, kako je tamo?
Et pourquoi t'es venu dans ce trou ?	I zašto si došao u ovu rupu?

Ces particularités sont caractéristiques de la langue française et ne peuvent être rendues dans la langue croate à cause des règles de la grammaire croate où l'utilisation des pronoms n'est pas du tout obligatoire parce que le verbe contient l'information de la personne.

4.2.4. Omission de la particule *ne*

Comme l'omission de *ne* est le trait principal de la langue parlée, non seulement des jeunes, mais de tout Français, il n'étonne pas qu'on rencontre plusieurs exemples dans notre texte aussi. Avec la disparition de la première partie de la négation, seulement la seconde partie *pas* reste.

Original	Traduction
Peut pas être pire qu'ici.	Ne može biti gore nego ovdje.

La même règle s'applique aux autres adverbes de négation (personne, rien, jamais, plus).

Original	Traduction
----------	------------

J'y ai jamais mis les pieds, à Paris.	Nikad nisam kročila u Pariz.
Y a plus de cœur, y a plus d'âme, y a que de la putain de pierraille grise qui t'use les yeux, et t'as pas le choix parce que tu peux pas regarder ailleurs.	Nema više srca, nema više duše, samo jebeno sivo kamenje koje ti troši vid, a nemaš izbora jer nemaš kamo drugdje gledati.
J'en sais rien . Et toi ?	Ne znam. A ti ?

Puisque les deux systèmes linguistiques ne correspondent pas au niveau de la négation, laquelle est construite en croate par le biais de la seule particule *ne*, la traduction ne peut tenir compte de cette particularité française.

4.2.5. Mots de liaison

Le langage des jeunes regorge de mots de liaison caractéristiques de la communication orale tels que ouais, ben, alors, bref, quoi, etc.

Original	Traduction
Elle arrête pas de pleurer, tout ça, tu vois, quoi .	Ne prestaje plakati, i sve to, kopčaš .
Ben ici y a que des champs, répondit Sandrine calmement.	A čuj , ovdje su samo polja – odgovorila je Sandrine mirno.
Ouais , p't-être, mais c'est pour ça que j'suis venu là.	Da , možda, ali zato sam i došao ovamo.

Dans ces exemples, nous croyons que nous avons traduit les marqueurs de la communication orale française par des marqueurs assez communs dans la langue croate parlée.

4.2.6. Répétition des éléments dans la phrase

Original	Traduction
Pourquoi ? T'es fou toi !	Zašto? Ti si lud!
Sérieux tu sais pas comment c'est une cité toi !	Ti stvarno nemaš pojma što je kvart na periferiji!

Tu veux l'appeler, ta mère , pour lui dire que t'es là ?	Hoćeš li nazvati majku da joj kažeš da si tu?
---	---

La répétition des éléments dans la phrase, surtout des pronoms et des substantifs, est une caractéristique liée aussi à la langue française qui sert à accentuer l'importance d'un élément dans la phrase, comme c'est le cas avec *toi* et *ta mère*. Bien qu'elle ne peut pas être transmise dans la traduction croate, en utilisant le pronom *ti* en croate qui n'est pas du tout obligatoire, nous avons accentué cet élément.

5. CONCLUSION

Ce mémoire de master avait pour but d'analyser la nouvelle *Vagues à l'âme* de Karim Amellal, auteur français d'origine maghrébine. Avant la traduction et l'analyse, nous avons fait un bref résumé de la traduction en général, en exposant des théories de plusieurs traducteurs et traductologues. Nous nous sommes concentrée sur la traduction littéraire, étant donné que nous avons traduit une nouvelle. La traduction littéraire représente de grands enjeux et le traducteur fait face à maintes difficultés en traduisant une œuvre littéraire. Il doit faire attention non seulement au texte qui est devant lui, mais aussi au sens des mots et des phrases, les différences grammaticales, syntaxiques, stylistiques, etc., et aussi aux éléments extralinguistiques, par exemple les différences culturelles et sociales. Le traducteur littéraire est, en fait, une sorte d'écrivain ; à part une culture générale assez vaste, il est censé avoir le sens du style, de la langue, avoir de la créativité, etc. Après avoir proposé le cadre théorique, nous avons exposé les traits principaux de la littérature à laquelle appartient notre nouvelle, appelée la littérature de banlieue qui est née à partir de la littérature beur. La littérature beur se fait jour dans les années 80, émergée à cause de l'insatisfaction générale des immigrés maghrébins vivant en France, en quête identitaire, avec des problèmes d'adaptation, le racisme, etc. Cette nouvelle littérature évolue au fur et à mesure en la littérature de banlieue, englobant les problèmes plus généraux, comme par exemple le problème des cités françaises, l'inégalité des opportunités, le chômage, etc. Les caractéristiques principales des textes d'auteurs de banlieue sont le rejet des normes de français standard, le verlan, l'argot, les gros-mots, bref, la langue « de la rue ». Notre nouvelle, appartenant au corpus de la littérature de banlieue, contient toutes ces particularités. C'est pourquoi nous avons fait une analyse de ces traits de parler de deux jeunes de la nouvelle. Afin d'analyser ces aspects, nous avons choisi de recourir à la théorie d'Antoine Berman qui, dans son livre *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999), propose treize tendances déformantes qui détruisent l'œuvre originale d'une manière plus ou moins subtile et visible. En analysant notre traduction, nous avons pu les déceler aussi dans notre texte. Quelques-unes de ces tendances étaient inévitables à cause des différences entre deux langues. Par exemple, la première tendance que Berman énumère, la rationalisation, était inévitable dans quelques cas à cause des différences grammatico-syntaxiques. Tandis que l'infinitif et le participe sont assez communs dans les phrases incisives en français, la langue croate ne les supporte pas et nous avons été obligée d'adapter, c'est-à-dire, d'ajouter des mots dans la traduction pour rendre les phrases

compréhensibles au public croate. Ensuite, la destruction des rythmes et la destruction des systématismes étaient inévitables aussi à cause des règles d'orthographe et les règles d'utilisation des temps verbaux. Utiliser le passé simple dans une œuvre écrite en français est un choix complètement normal et compréhensible, mais cela aurait produit l'effet comique chez le lecteur croate parce que ce temps verbal, comme aussi l'imparfait et le plus-que-parfait sont archaïques, surtout dans une œuvre appartenant au corpus de la littérature de banlieue. Bien que Berman critique sévèrement l'utilisation de ces treize tendances et considère qu'elles détruisent la lettre d'original, nous avons dû tenir compte des différences entre deux langues en question, ainsi que du contexte et des effets que le texte doit provoquer dans la traduction.

6. BIBLIOGRAPHIE

Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin*. Presses universitaires de Lille, Lille, 1991.

Beaud, Stéphane et Masclat, Olivier. « Des « marcheurs » de 1983 aux « émeutiers » de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés. » *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 2006/4 (61^e année), p. 809-843. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-Annales-2006-4-page-809.htm> (consulté le 7 février 2020).

Benjamin, Walter. *La tâche du traducteur*, 1923, dans *Œuvres I, Mythe et violence*. Traduit par Maurice de Gandillac, Denoël, Paris, 1971.

Berman, Antoine. *L'Âge de la traduction*, « *La tâche du traducteur* » de Walter Benjamin. Presses universitaires de Vincennes, Paris, 2008.

Berman, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Seuil, Paris, 1999.

Calvé-Ivičević, Evaine Le. *Lectures en traductologie*. Sveučilište u Zadru, Zadar, 2015. Disponible sur : <http://www.unizd.hr/Portals/41/Lectures%20en%20traductologie%20C.pdf> (consulté le 10 janvier 2020).

Cello, Serena. « Traverses les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne. » *Itinéraires*, 2016-3 | 2007, p. 1-12. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/itineraires/3595> (consulté le 12 février 2020).

Goffin, Roger. « Qu'est-ce que la traductologie ?, études réunies par Michel Ballard. » *Meta*, vol. 53, n. 4, décembre 2008, p. 920. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2008-v53-n4-meta2550/019657ar.pdf> (consulté le 25 avril 2020).

Goudaillier, Jean-Pierre. « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités. » *La linguistique*, vol. 38, 2002/1, p. 5-24. Disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-5.htm> (consulté le 12 février 2020).

Goudaillier, Jean-Pierre. « La langue des cités. » *Communication et langages*, n. 112, 2^{ème} trimestre 1997, p. 96-110. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1997_num_112_1_2768 (consulté le 12 février 2020).

Hargreaves, Alec G. *La littérature issue de l'émigration maghrébine en France : Littérature mineure ?* Littérature des immigrations, L'Harmattan, Paris, 1995.

Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Gallimard, Paris, 1994.

Lederer, Marianne. *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*. Lettres Modernes Minard, Paris, 2015.

Meschonnic, Henri. *Poétique du traduire*. Verdier, Lagrasse, 1999.

Oseki-Dépré, Ines. « Théories et pratiques de la traduction littéraire en France. » *Le français aujourd'hui*, n. 142, 2003/3, p. 5-17. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2003-3-page-5.htm> (consulté le 20 janvier 2020).

Oseki-Dépré, Ines. *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Armand Colin, Paris, 2014.

Ricœur, Paul. *Sur la traduction*. Les belles lettres, Paris, 2016.

Ríos Martínez, Jhon Fredy. *Identité linguistique et culturelle dans le roman franco-maghrébin*. Universitat autònoma de Barcelona, Bellaterra, 2015.

Sebkhi, Habiba. « Une littérature “naturelle” : le cas de la littérature “beur”. » *Itinéraires et contacts de cultures*, n. 27, 1999. L'Harmattan et Université Paris 13, Paris.

Seleskovitch, Danica. « Pour une théorie de la traduction inspirée de sa pratique. » *Meta*, vol. 25, n. 4, décembre 1980, p. 401-408. Disponible sur : <https://doi.org/10.7202/004084ar> (consulté le 14 janvier 2020).

Tejedor de Felipe, Didier, dans : *Français des banlieues, Français populaire ?* Textes réunies et présentés par Marie-Madeleine Bertucci et Daniel Delas. Université de Cergy-Pontoise. Centre de Recherche Texte/ Histoire, 2004.

Vinay, Jean-Paul. « La traduction littéraire est-elle un genre à part ? » *Meta*, vol. 14, n. 1, 1969, p. 5-21. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/1969-v14-n1-meta243/004570ar/> (consulté le 20 janvier 2020).

Vitali, Ilaria. « « A l'avant-garde du réel » Entretien avec Mohamed Razane et Karim Amellal du collectif « Qui fait la France ? ». » *Francofonia*, no. 59, 2010, p. 121-130. Disponible sur : <https://www.jstor.org/stable/43016556> (consulté le 14 février 2020).

Vitali, Ilaria. « De la littérature beure à la littérature urbaine : Le Regard des « Intrangers ». » *Nouvelles études francophones*, vol. 24, n. 1, 2009, p. 172-183. Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/25702194> (consulté le 11 février 2020).

Woodsworth, Judith. « Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire. » *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 1, n. 1, 1988, p.115-125. Disponible sur : <https://doi.org/10.7202/037008ar> (consulté le 15 janvier 2020).

Sitographie

CNRTL – Centre national de ressources textuelles et lexicales. Disponible sur : <https://www.cnrtl.fr/> (consulté le 15 janvier 2020).

Hrvatski pravopis. Disponible sur : <http://pravopis.hr/> (consulté le 2 mars 2020).

Larousse – dictionnaire français. Disponible sur : <https://www.larousse.fr/portail/> (consulté janvier/février 2020).

PETRA-E, Cadre de référence pour l'enseignement et la formation de destinés au traducteur littéraire. Disponible sur : <https://petra-educationframework.eu/fr/?fbclid=IwAR2lh7RIJX5GWAIVI8BrnzhSxBrLxx6H0gb97Vcf403xM3U6Few0Wt9tjHo> (consulté le 27 janvier 2020).

RADAR. MUSAC's journal of Art and Thought. « Strategies in the face of the real limitations and challenges in times of change. », n. 1, 2012, p. 72-88. Disponible sur : https://issuu.com/musacmuseo/docs/radar_1_eng (consulté le 15 février 2020).

SAŽETAK

Karim Amellal „Vagues à l’âme“: Prijevod i traduktološka analiza

Cilj ovog diplomskog rada je predstaviti prijevod djela koje pripada korpusu književnosti iz predgrađa, *Uzburkana duša*, pisca Karima Amellala, i napraviti analizu tog prijevoda prema trinaest deformacijskih tendencija Antoina Bermana koje su predstavljene u njegovoj knjizi *La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain* (1999). Diplomski rad se sastoji od pet dijelova. Prvi dio donosi nekoliko definicija teoretičara o prevođenju općenito, stavljajući naglasak na književno prevođenje. Nakon prvog dijela slijedi prezentacija autora i glavnih značajki književnosti koju obrađujemo i kojoj pripada autor naše novele. Treći dio odnosi se na hrvatski prijevod novele, nakon kojega slijedi metodologija Antoina Bermana koja je razrađena u četvrtom dijelu, traduktološkoj analizi, skupa s analizom specifičnosti ovog teksta iz predgrađa, kao što su šatra, žargon, itd., a sve to je zaokruženo u zadnjem dijelu ovog diplomskog rada, zaključku.

Ključne riječi : književnost iz predgrađa, Karim Amellal, deformacijske tendencije, Antoine Berman, traduktološka analiza, šatra, žargon

ABSTRACT

Karim Amellal “Vagues à l’âme”: Translation and translation analysis

The purpose of the following thesis is to present the translation of a work that belongs to the corpus of outskirts literature, *Vagues à l’âme*, by the writer Karim Amellal, as well as to analyze this translation according to the thirteen distorting tendencies of Antoine Berman presented in his book *La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain* (1999). The thesis consists of five parts. The first part presents several definitions of theorists of translation in general, focusing on literary translation. That part is followed by the presentation of the author and the main features of the literature in question to which belongs the author of our short story. The third part focuses on Croatian translation of the short story, followed by second-to-last part, Berman’s methodology which is elaborated in the translation analysis, together with the analysis of the peculiarities of the outskirts text in question, such as slang, backward-slang, etc., all of which is framed in the last part, the conclusion.

Key words: outskirts literature, Karim Amellal, distorting tendencies, Antoine Berman, translation analysis, slang, backward-slang